

# L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication Hebdomadaire Illustrée, paraissant tous les samedis

VOL. I. N<sup>o</sup> 26

MONTREAL, SAMEDI, 30 NOVEMBRE 1895.

LE No. 5 CENTS.

LES  
D  
R  
A  
M  
E  
S  
D  
E  
P  
A  
R  
I  
S



R  
O  
C  
A  
M  
B  
O  
L  
E

TROISIEME PARTIE

## LES EXPLOITS DE ROCAMBOLE

# L'ILLUSTRATION POPULAIRE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTREE

Paraissant tous les samedis et délivrée le jeudi dans tous les dépôts.

ABONNEMENT : Un an..... \$2.50  
Six mois..... 1.25  
Trois mois..... 75  
à numéro..... 05

Le Syndicat Mont-Royal,

Editeur et Propriétaire.

Nous ne mettons aucun titre dans le texte afin de ne pas déranger ceux qui ont l'intention de le faire brocher en relief.

C'est une occasion unique d'enrichir votre bibliothèque de magnifiques volumes illustrés.

Pour toutes informations s'adresser

Bell Tel. 6256

Aux Editeurs,

988 RUE ONTARIO, MONTREAL.

Voici les principaux Chapitres qui figurent dans ce chef d'œuvre.

L'Heritage mystérieux.

Le Club des Valets de Cœur.

Exploits de Rocambole.

La Revanche de Baccarat.

Chevaliers du clair de lune.

Le Testament de Grain-de-Sel.

Resurrection de Rocambole.

Dernier mot de Rocambole.

Les misères de Londres.

Les Démolitions de Paris.

La corde du Pendu.

Le Retour de Rocambole.

## Arthur Robinault,

FERBLANTIER, PLOMBIER, COUVREUR

X X X X EIP X X X X

Poseur d'appareils à gaz, X X X

X X X Et à'eau chaude, Etc., Etc

Toutes commandes exécutées avec soin et prompt à prix très réduits.

223B AVENUE PAPINEAU,  
MONTREAL.

# ROCAMBOLE

PAR

→ PONSON DU TERRAIL ←

**ROCAMBOLE!!** Cette œuvre puissante, qui a soulevé bien des colères, étonné beaucoup de coeurs, fait couler bien des larmes, cette œuvre qui a rendu impérissable le nom de **PONSON DU TERRAIL**, **ROCAMBOLE** sera accueilli par nos lecteurs avec un véritable plaisir.

En effet, quel roman, quel ouvrage à sensation peut rivaliser avec **ROCAMBOLE**? Ce personnage devenu légendaire n'est-il pas un type unique qui, sous toutes les incarnations, se retrouve dans cet inimitable roman qui peut être lu par tout le monde : que d'heures charmantes, que d'émotions, quel intérêt passionnant renferment ces pages inimitables!

Nos amis Lecteurs nous sauront gré de leur offrir cette splendide édition d'un attrait irrésistible.

LES EDITEURS.

5 Cents le Numéro,

1 Numéro par Semaine.

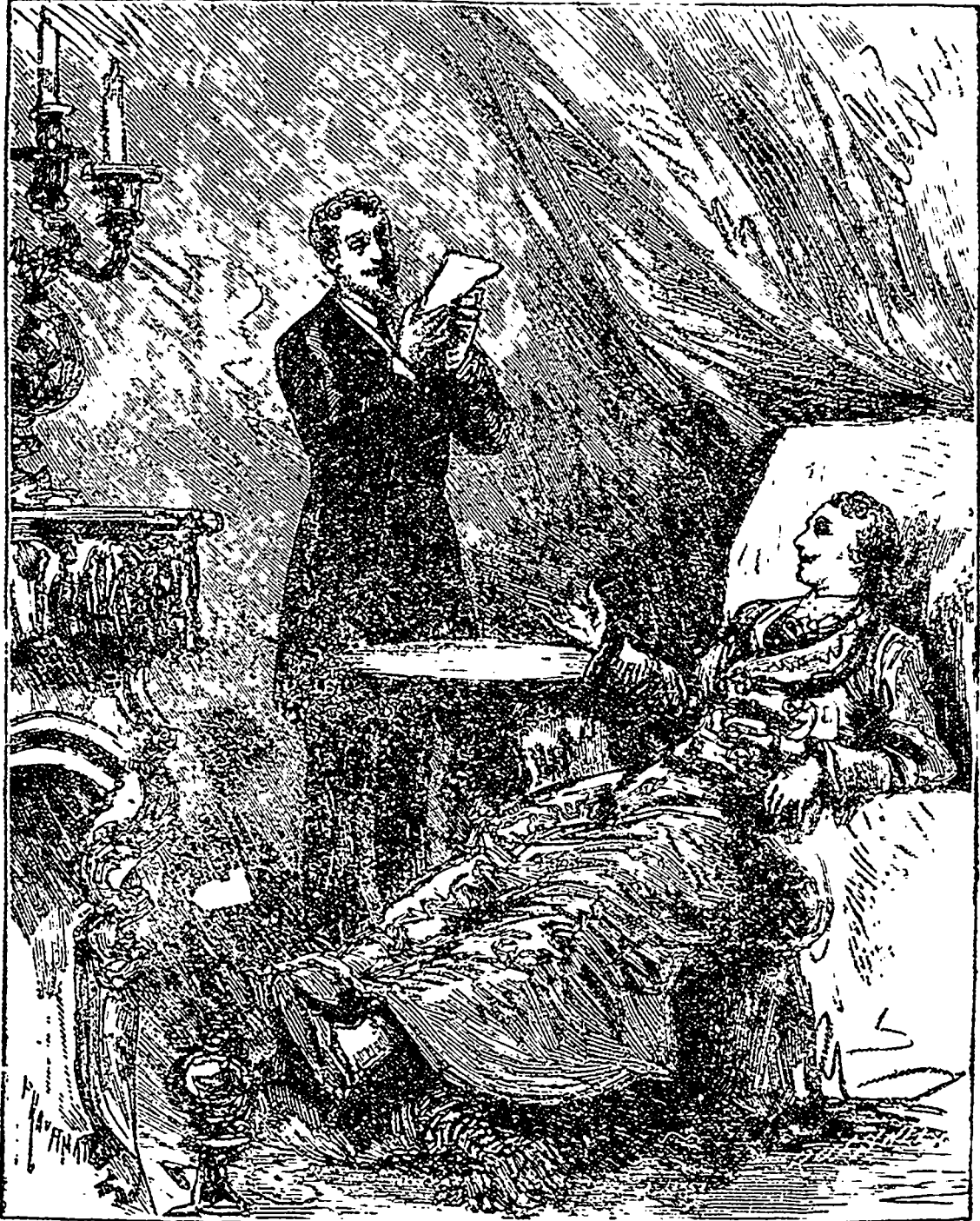
**CHANCE EXCEPTIONNELLE.**

*Nous expédierons tous les Nos. de la 1ere et 2eme Partie, 24 Nos. à tous ceux qui nous feront parvenir leur adresse, soit par carte Postale, ou par Téléphone, à raison de 75 cts.*

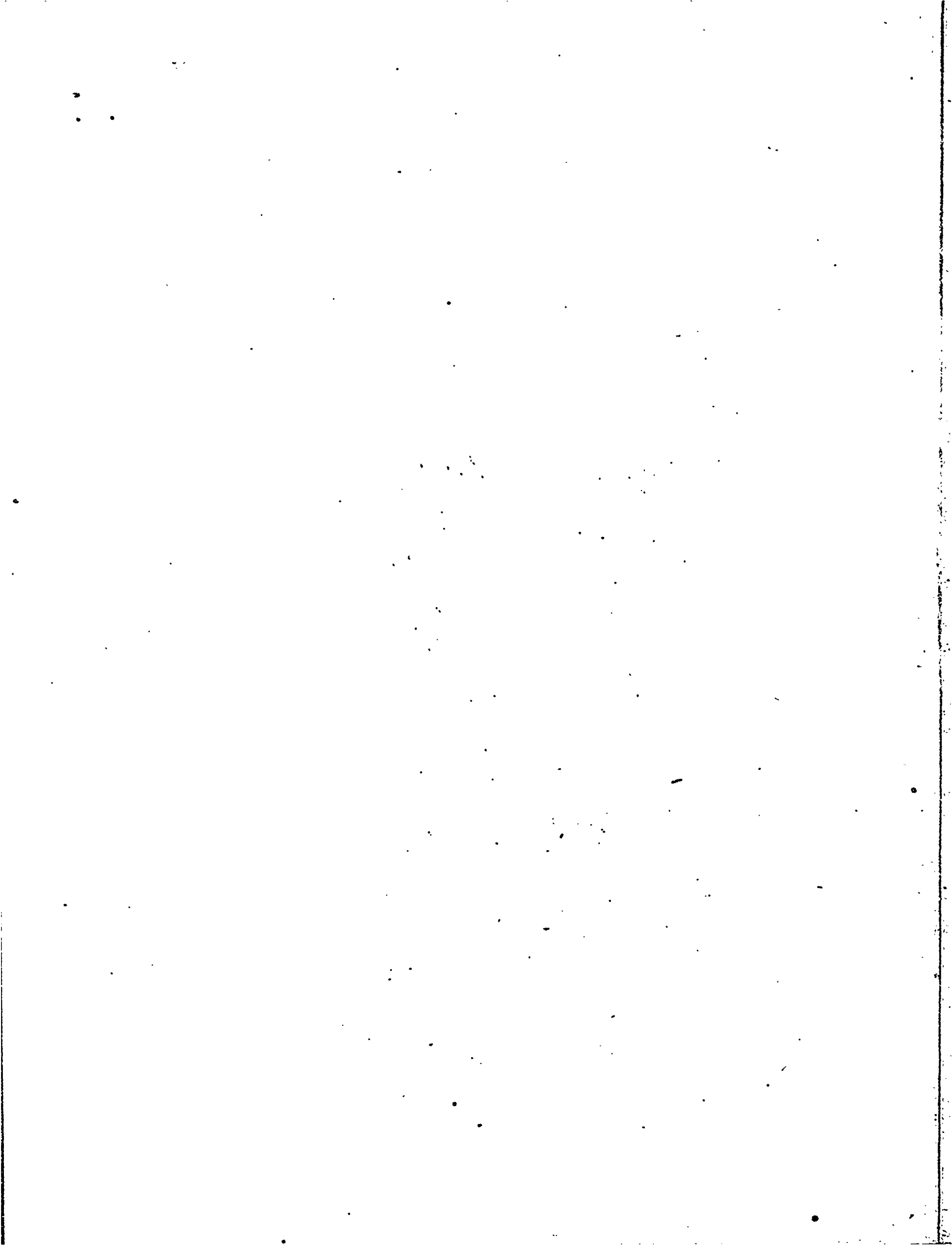
TEL. BELL. 6256.

Bureau 988 Rue Ontario

En vente dans tous les dépôts



— Lis cette lettre de faire part, dit-il.



Heureusement—car déjà ces trois messieurs faisaient de singulières remarques sur le courage de M. Fabien d'Asmolles, qui cependant possédait une réputation de bravoure incontestable, — heureusement une voiture fermée, un modeste flacre se montra enfin dans l'avenue, et Roland de Clayet en vit descendre le vicomte Fabien et deux officiers de hussards en petite tenue.

— Hum ! murmura avec humeur le petit M. Octave, est-ce que le vicomte se moque de nous ?

— Hein ? fit Roland.

— D'abord, il se fait attendre vingt minutes, observa M. Edmond.

— Ensuite il nous amène des officiers, ce qui semble nous dire qu'il a craint qu'on ne voulût arranger l'affaire.

— Certes ! fit le petit M. Edmond avec colère, avec nous les duels sont tout aussi sérieux qu'avec des officiers.

Le vicomte Fabien s'approcha des trois jeunes gens et les salua.

— Permettez-moi, messieurs, dit-il, de vous présenter mes deux cousins, le comte et le vicomte d'Olisy.

Les lieutenants saluèrent les témoins de Roland, et Fabien se retira. Puis l'un d'eux s'approcha de Roland et lui dit :

— Bien que ceci soit en dehors de tous les usages, il paraît, monsieur, que des circonstances impérieuses font un devoir à M. Fabien d'Asmolles de vous demander avant la rencontre, une minute d'entretien.

Un sourire hautain glissa sur les lèvres de Roland.

L'officier comprit ce sourire.

— Oh ! rassurez-vous, monsieur, dit-il, Fabien se bat toujours quand il est insulté ; mais il est question de votre oncle, paraît-il.

— Soit, dit Roland.

L'officier fit signe au vicomte.

Celui-ci, qui causait avec les petits jeunes gens, s'approcha de Roland et le prit à l'écart, au grand étonnement du jeune M. Octave, qui dit avec humeur à l'autre officier :

— Ah ça, monsieur, je commence à trouver tout ceci au moins singulier, et notre rôle, à mon ami et à moi, devient assez ridicule. Est-ce que ces messieurs vont s'embrasser à présent ?

— Monsieur, répliqua l'officier avec une courtoisie parfaite, soyez patient et calme, on se battra. Du reste, avant de monter sur vos grands chevaux, veuillez songer que vous êtes simplement témoins, et que si la vie du jeune homme que vous assistez vous est à charge, les convenances vous obligent à le dissimuler.

Et l'officier tourna le dos au bonhomme.

Or, voici quel était l'entretien du vicomte Fabien d'Asmolles et de son ancien ami Roland de Clayet :

— Monsieur, lui dit le vicomte en prenant son adversaire par le bras, ce qui scandalise au dernier degré le jeune M. Octave, je n'ai pas l'habitude d'être en retard, et j'arrive même assez souvent le premier. Mais si je vous ai fait attendre aujourd'hui, ne vous en prenez qu'à vous-même.

— A moi ?

— A vous.

— Par exemple !..

— Ecoutez donc, fit Fabien avec hauteur, vous avez un oncle, le chevalier de Clayet. Votre oncle est l'ami de mon père. Vous êtes même venu à Paris, il y a cinq ans, porteur d'une lettre de lui pour moi.

— Oh ! assez, monsieur, murmura Roland avec humeur.

— Pardon, dit Fabien, vous m'écoutez jusqu'au bout. Ce matin, comme j'allais sortir, on m'a remis une lettre de votre oncle.

Roland fit un geste d'étonnement.

— Cette lettre, poursuivit Fabien, arrivée hier, avait été placée par mon valet de chambre sur la cheminée du salon. Je

suis rentré fort tard et me suis couché sans demander s'il y avait des lettres...

— Monsieur, interrompit Roland d'un air impertinent, mon oncle vous a donc écrit un volume, que vous avez perdu vingt minutes à lire sa lettre ?

— Non, monsieur ; mais j'ai répondu...

— A mon oncle ?

— Oui, monsieur. Il se peut que vous veniez à me tuer.

— Je l'espère...

— Telle n'est point mon opinion, répliqua le vicomte d'un ton dédaigneux ; mais enfin, il faut tout prévoir.

— Soit ! Eh bien ?

— Eh bien ! comme votre oncle m'avait fait l'honneur de m'écrire à propos de vous...

— De moi ?

— Oui. Voici sa lettre.

Fabien tendit à Roland une lettre que lut celui-ci :

“ Mon cher Fabien, disait le chevalier, comme je vous ai un peu confié mon étourdi de neveu, je prends le parti de vous écrire confidentiellement pour vous consulter.

“ Roland me parle d'un mariage. Il aime, dit-il et veut épouser une demoiselle de Chamery. Les Chamery sont de bonne maison. La demoiselle a, dit Roland, vingt mille livres de rente. Mais Roland est bien jeune, facile à s'enflammer, et, tout en lui donnant mon consentement, consentement dont il se passerait fort bien à la rigueur, je vous écris pour vous prier de me rassurer en me répondant quelques lignes.

“ Je vous serre la main,

“ CHEVALIER DE CHAMERY.”

— Monsieur le vicomte d'Asmolles, dit Roland de Clayet après avoir lu cette lettre, je trouve mon oncle au moins singulier de supposer que nous ne pouvons faire nos affaires sans votre avis.

— Peut-être avez-vous raison, monsieur, répliqua Fabien ; mais enfin, du moment où votre oncle le chevalier a cru devoir me consulter, j'ai cru, moi, devoir lui répondre.

— Ah !

— Et voici la copie de ma lettre.

Fabien tendit un second papier à Roland qui lut :

“ Monsieur et ami,

“ Je n'ai que quelques minutes et suis forcé d'être bref.

“ La demoiselle de Chamery que veut épouser M. Roland de Clayet se nomme de son vrai nom mademoiselle André Brunot. C'est une femme qu'on n'épouse pas. Je souligne le mot.

“ J'ai essayé de le prouver hier à Roland. Roland m'a cherché querelle, m'a insulté, et je pars pour le Bois, où nous allons reprendre, les armes à la main, notre conversation d'hier. Au point où en est le cœur du pauvre garçon, toute morale est inutile, et je vais lui rendre un vrai service en lui administrant un coup d'épée qui le mettra au lit pour six semaines. Ce temps suffira, j'en espère, pour le ramener à de plus saines idées sur le mariage et les aventuriers qui prennent des noms pompeux.

“ S'il en était malheureusement autrement, mon cher chevalier, ni vous ni moi n'empêcherions notre pauvre Roland d'épouser la demoiselle André Brunot.

“ Je vous serre respectueusement la main.

“ VICOMTE FABIEN D'ASMOLLES.”

Roland de Clayet était devenu pâle de colère en lisant cette lettre. Il la rendit à Fabien :

— Monsieur, lui dit-il, ce que vous avez écrit là va vous coûter la vie.

— Peut-être tranquillement Fabien.

— Vous allez mourir, acheva Roland ivre de rage, comme meurent les calomniateurs. Si la noble femme que vous insultez avait égard à vos instances, avait écouté... votre amour...

— Bon ! murmura Fabien en tournant le dos à Roland, il paraît que mademoiselle Brunot a prévu le coup.

Et il s'approcha des témoins de Roland :

— Mille pardon, messieurs, leur dit-il, M. de Clayet et moi sommes à vos ordres.

— Ah ! fit M. Octave, qui décidément se permit à être impertinent, ce n'est réellement pas trop tôt... J'ai cru que nous n'en finirions pas.

— Monsieur, lui dit Fabien qui haussa imperceptiblement les épaules, quel âge avez-vous ?

— Vingt ans, monsieur.

— Vous êtes bien jeune et votre précepteur aurait dû vous accompagner. A votre âge on ne sort pas tout seul dans Paris.

Et Fabien tourna pareillement le dos au petit jeune homme, mit habit bas et prit son épée des mains de l'un de ses témoins.

Roland, ivre de fureur, en avait fait autant.

— Allez, messieurs ! dit un des officiers.

Les deux adversaires engagèrent le fer.

Roland, dominé par son irritation, se précipita impétueusement sur le vicomte et l'attaqua avec une vigueur sans égale. Mais Fabien était calme, froid, maître de lui ; un sourire dédaigneux n'avait point abandonné ses lèvres.

Partout l'épée de Roland rencontra l'épée du vicomte.

— Mon cher, lui dit celui-ci, vous vous pressez beaucoup trop... la colère vous aveugle... vous tirez mal... plus mal que d'habitude... Si cela continue, vous allez vous tuer... et telle n'est pas mon intention, cependant.

Roland répondit par un cri de rage.

— Là, poursuivit Fabien, qui parait avec une adresse merveilles, ce n'était ce diable de mariage, je me contenterais de vous faire une jolie piqûre au bras, une égratignure qui ne de manderait pas même le secours d'un foulard en écharpe... mais ce mariage... Ah ! il faut procéder plus sérieusement.

Et comme au moment où il prononçait ces mots, Roland s'était découvert. Fabien étendit le bras.

Touché à l'épaule, Roland jeta un cri, lâcha son épée et tomba.

— Ce coup-là, dit froidement Fabien d'Asmolles en piquant son arme en terre et se penchant sur son adversaire pour le relever, m'a été enseigné par un maître d'armes italien. C'est un fort beau coup. On n'en meurt jamais ; au bout de deux mois on est sur pied.

Les témoins s'étaient, comme Fabien, empressés autour de Roland.

Le blessé s'était évanoui. Il fut transporté dans la voiture amenée par le vicomte, tandis que l'un des témoins courait aux Ternes, avec le dogcart, chercher un chirurgien.

Celui-ci consulta la blessure et répondit de la vie de Roland.

— Il en a pour deux mois, dit-il.

— Mon jeune ami, dit alors Fabien, en saluant celui des témoins de Roland qui s'était montré impertinent avec lui, vous voyez que, pour vous avoir fait attendre, vous n'avez rien perdu cependant. Avouez que la patience est une vertu.

Et il s'éloigna, laissant le bambin un peu étourdi de cette raillerie à bout portant.

Huit heures après, Roland de Clayet se trouvant dans son lit avec un peu de fièvre, mais avec toute sa présence d'esprit, reçut un billet ambré et parfumé.

L'écriture allongée et fine, le cachet armorié, l'enveloppe lila, le firent tressaillir de joie, et il oublia presque la douleur assez aiguë que lui occasionnait sa blessure. Elle lui écrivait :

— Qui sait ! elle avait appris sans doute qu'il s'était battu pour elle ?

• Tout frémissant d'émotion, il rompit le cachet, et lut :

“ Monsieur,

“ J'apprends que vous vous êtes battu ce matin avec M. Fabien d'Asmolles. Le souvenir de notre conversation d'hier ne me laisse aucun doute sur les motifs de cette triste rencontre.

“ Vous comprendrez, monsieur, quand vous serez moins jeune, que le plus sûr moyen de compromettre une femme, c'est de se faire son champion, et comme je me trouve déjà beaucoup trop compromise par toutes vos folies, vous me permettez, on vous envoyant mes compliments de condoléance, de vous apprendre que je quitte Paris aujourd'hui même.

“ Votre servante,

“ ANDRÉE DE CHAMERY. ”

Pour avoir l'explication de cette lettre, qui faillit tuer l'amoureux Roland de Clayet, il est nécessaire de pénétrer plus avant dans la vie intime de cette femme qui se faisait impudemment nommer mademoiselle de Chamery.

## VIII

Le matin du jour où Fabien d'Asmolles et Roland de Clayet s'étaient, à la suite de mots peu courtois échangés dans leur rencontre aux Champs-Élysées, donné rendez-vous pour le lendemain, un petit homme ventru, chauve, portant lunettes, rigoureusement vêtu de noir et cravaté de blanc, portant sous le bras un large portefeuille en maroquin et ayant toute l'allure de l'homme d'affaires, descendit d'un coupé de louage, rue Saint-Florentin, à la porte du No. 18.

Le concierge, appuyé sur son balai d'un air magistral, se trouvait sur le seuil. Quand il vit le petit homme décidé à le franchir, il le regarda curieusement d'abord, puis d'un air assez dédaigneux, et comme s'il se fût demandé chez lequel de ses aristocratiques locataires pouvait aller un personnage aussi malpropre ; celui-ci le regarda pardessus ses lunettes.

— Mademoiselle de Chamery est-elle chez elle ?

— Oui, monsieur.

Et le concierge salua aussi respectueusement l'individu crasseux et vêtu de noir qu'il l'avait tout à l'heure toisé d'une façon presque impertinente.

— A quel étage ?

— Au premier, la porte à droite.

Le petit homme monta et mit la main sur le bouton de cristal de la sonnette.

L'escalier soigneusement frotté, la porte à deux vantaux, sur le seuil de laquelle le visiteur s'était arrêté ; la belle apparence de la maison, tout semblait annoncer que celle qui se faisait nommer mademoiselle de Chamery était dans une situation sion opulente, du moins très aisée.

Un petit groom, à botte à revers et à gilet rouge, vint ouvrir, et, comme le concierge, toisa l'homme à la cravate blanche.

— Mademoiselle de Chamery ? répéta ce dernier d'un ton leste et ferme qui témoignait de son importance.

— Mademoiselle n'est pas visible ; revenez à trois heures. Il ne fait pas jour chez elle avant midi.

— Pardon, pardon, répondit le visiteur d'un ton d'autorité ; faites passer ma carte à mademoiselle de Chamery et vous verrez qu'elle me recevra.

Le groom le toisa de nouveau.

— Seriez-vous M. Rossignol ? lui demanda-t-il.

— Précisément.

— Alors, entrez. J'ai des ordres.

Le groom conduisit M. Rossignol au salon, souleva une portière et disparut.

Un instant après, l'homme d'affaires — c'en était un — entendit ouvrir les croisées d'une pièce voisine, des rideaux jouer sur leur tringle, et une voix de femme qui disait : Justine, donne-moi ma pelisse et fais entrer M. Rossignol.

Deux minutes après, une jeune et jolie femme de chambre souleva la portière derrière laquelle le groom avait disparu, fit un signe à M. Rossignol, qui se leva, et l'introduisit dans une chambre à coucher tendue en velours bleu encadré de minces baguettes dorées, meublé avec un luxe délicat, et au fond de

laquelle l'homme d'affaires aperçut mademoiselle Chamery dans son lit, mais sur son séant et les épaules chaudement enveloppées dans une pelisse de martre-zibeline. De la main, elle indiqua un fauteuil, roulé à son chevet.

Quand M. Rossignol y eut pris place avec ce sans-gêne des gens qui passent les deux tiers de leur vie dans la chicane, elle congédia d'un geste Justine et le groom, qui venait d'allumer le feu de madame.

- Je n'y suis pas, dit-elle.
- Pour personne ? demanda Justine.
- Pour personne au monde.
- Pas même pour M. le baron ?
- S'ils vient, tu le prieras d'attendre.

La camériste et le groom sortirent.

— Maintenant, monsieur Rossignol, dit mademoiselle de Chamery, nous pouvons causer.

Le petit homme s'inclina.

— Il est certain, dit-il, que le sens du billet de mademoiselle laisse assez entrevoir qu'elle a des choses graves à me confier.

Et il se réinstalla commodément dans son fauteuil.

— Monsieur Rossignol, reprit mademoiselle de Chamery, vous êtes à la tête d'une agence de recouvrements, d'achat de créances véreuses, de procès compromis ou abandonnés, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire, répliqua M. Rossignol sans paraître blessé le moins du monde de ton méprisant avec lequel mademoiselle de Chamery avait défini sa profession, c'est-à-dire que je suis le directeur de la *Société mutuelle et judiciaire d'assurance contre la perte des créances*.

Le petit homme prononça ces mots avec emphase.

— Soit, dit mademoiselle de Chamery, je ne discute point la valeur réelle des mots, et ce n'est pas pour cela que je vous ai fait venir.

— Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, hier, pour m'assigner un rendez-vous entre neuf et dix, me disant que vous voulez charger la Société que je dirige d'une affaire importante.

— Non pas votre Société, mais vous.

— Moi ?

— Monsieur Rossignol, dit froidement mademoiselle de Chamery, vous êtes de Blois, n'est-ce pas ?

M. Rossignol tressaillit.

— Vous y avez été premier clerc, chez M. Corbon, notaire de la famille de Chamery ?

— Oui, mademoiselle, répondit M. Rossignol un peu confus.

— Quelques détournements vous ont fait congédier, l'année, je crois, où mourut la marquise douairière de Chamery ?

— Votre mère, dit M. Rossignol avec aplomb.

— Précisément.

Et mademoiselle de Chamery regarda froidement l'homme d'affaires.

— Veru à Paris, poursuivit-elle, vous y avez fait un peu tous les métiers, changé de nom quelquefois. Quelquefois aussi, vous avez subi des condamnations...

— Mademoiselle...

— Mais comme vous êtes un homme intelligent, vous avez fini par vous tirer d'affaire, et aujourd'hui M. Rossignol, autrefois maître Jules Malouin, est aux yeux de la justice un homme irréprochable, bien plus, un homme réputé pour son habileté à dépouiller les affaires les plus compliquées et les plus épineuses.

M. Rossignol avait tranquillement écouté mademoiselle de Chamery. Quand elle eut fini, il répondit :

— Puisque vous me connaissez aussi bien, mademoiselle, permettez-moi de vous prouver que j'ai pareillement quelques données sur votre propre existence.

— Faites, dit-elle avec indifférence.

— Vous êtes fille naturelle de M. Brunot, avocat, et de madame de Chamery, veuve depuis six années, à l'époque de votre naissance.

— Après, maître Rossignol ?

— Vous avez été élevée au château de l'Orangerie d'abord comme orpheline, puis le marquis Hector de Chamery a toléré que sa mère vous appelât sa fille.

— Bien ! Ensuite ?

— Le marquis mort, sa fortune a passé au colonel comte de Chamery, son cousin... Le marquis Hector vous détestait.

— C'est vrai.

— La marquise votre mère n'a pu vous laisser en mourant que 150,000 francs, fruit de ses économies, et ses diamants. Mais le comte de Chamery vous a assuré, en prenant possession de l'héritage et en devenant marquis, une pension viagère de 22,000 livres.

— Vous êtes bien renseigné, monsieur Rossignol.

— Attendez donc, fit le petit homme avec insolence, je sais bien d'autres choses encore.

— Voyons ?

— Ainsi, c'est à tort que vous portez le nom de Chamery, qui ne vous appartient pas, vous jouissez d'un revenu de 19,000 livres de rente environ, et, à la mort de madame votre mère, — vous aviez alors quinze ans, ... vous auriez pu trouver à vous marier fort convenablement. Vous avez préféré mener une vie un peu aventureuse.

... Maître Rossignol, interrompit sèchement mademoiselle de Chamery, ma conduite ne vous regarde en rien, ce me semble...

— Oh ! ce que j'en dis, répliqua l'homme d'affaires, n'a d'autres but que de vous prouver que je connais votre passé aussi bien que vous pouvez connaître le mien ; voilà tout.

— Eh bien ! dit mademoiselle de Chamery, puisqu'il en est ainsi, je vois que nous pouvons nous entendre à merveille.

— Je suis à vos ordres.

— Voulez-vous gagner 200,000 francs ?

— Belle question ! Que faut-il faire ?

— Ecouter d'abord l'histoire que je vais vous dire.

— Je vous écoute, mademoiselle.

La jeune femme continua :

— Le marquis de Chamery, père de mon frère Hector et mari de ma mère, avait dévoré son patrimoine avant la première révolution. A son retour de l'émigration il hérita de son oncle, le chevalier de Chamery, ancien officier de marine, et qui avait fait une grande fortune aux Indes, de 1760 à 1790, auprès du roi de Lahore.

— Je savais cela, dit maître Rossignol.

— Attendez... Revenu en France au commencement de l'Empire, le chevalier de Chamery racheta toutes les terres seigneuriales ayant appartenu à sa famille, recostituua la fortune terrienne des Chamery et mourut deux années après, laissant cette fortune à son neveu par un testament olographe ainsi conçu :

« J'institue pour mon légataire universel Antoine-Joseph-Fernand, marquis de Chamery, mon neveu. Je désire que ma fortune demeure dans les mains de la branche aînée des Chamery. Toutefois, si mon neveu Antoine-Joseph-Fernand venait à mourir sans laisser de descendance mâle, ou si ses enfants à lui mouraient sans rejetons, cette fortune devrait échoir à la branche cadette des Chamery, représentée en ce moment par le comte de Chamery. »

La jeune femme s'interrompit.

— M. le marquis de Chamery, dit-elle, a transmis sa fortune à son fils Hector, lequel, fidèle au testament de son grand-oncle, a appelé à lui succéder le comte de Chamery, son cousin.

Mais le testament du chevalier avait un codicile. Ce codicile s'exprimait ainsi :

« Si, ma fortune ayant passé à la branche cadette des Cha.

mery, celle-ci venait à s'étendre ou du moins, à n'être plus représentée que par des filles, alors ma volonté formelle est qu'elle sorte de cette branche pour aller à des parents éloignés, mais qui portent notre nom : les Chamery-Ohamery, gentilshommes vendéens. Notre parenté avec les Chamery-Chamery remonte au règne de François Ier ; mais, malgré son éloignement, elle a toujours été constatée par les deux familles :

— Oh ! oh ! dit maître Rossignol, mais voilà un testament assez bizarre. Et où se trouve-t-il ?

— En ma possession.

— Ah !

— Je l'ai trouvé dans les papiers de ma mère, lors de son décès.

— Mais, dit maître Rossignol, je ne vois pas trop... ce que vous pouvez en faire.

— Attendez...

Et mademoiselle de Chamery se prit à sourire :

— Le dernier marquis Chamery, dit-elle, avait un fils de dix ans, lorsque ma mère mourut.

— Ce fils a disparu, je le sais...

— Il est mort...

— On n'a jamais pu en avoir la preuve...

— C'est cette preuve qu'il nous faut, maître Rossignol, ou plutôt un extrait mortuaire bien en règle. Votre officine à procès et à créances doit joindre à toutes les spécialités, j'imagine, celle de fabriquer des notes de décès.

— On verra à se procurer celui-là, mademoiselle, mais...

— Attendez encore. Il n'y a plus, au ce monde, qu'un seul Chamery-Chamery.

— Ah ! il y en a un...

— Un seul.

— Eh bien !

— Eh bien ! dans quinze jours, il sera mon mari.

Maître Rossignol fit un mouvement sur son siège.

— Je comprends, maintenant, dit-il.

Puis il parut réfléchir.

— Il est évident, poursuivit-il après un moment de silence, que si on peut prouver à un tribunal que le jeune Chamery, frère de mademoiselle Blanche de Chamery et fils de la marquise, est réellement mort...

— Ceci est votre affaire, maître Rossignol. On ne gagne pas deux cent mille francs sans rien faire.

— C'est vrai, mademoiselle...

— Donc, poursuivit mademoiselle de Chamery, je vous attends dans huit jours, avec cet extrait mortuaire.

— Vous l'aurez... seulement, vous ne m'avez pas permis de vous demander une légère avance de fonds.

— Combien vous faut-il ?

— Mais sept ou huit mille francs..., hasarda timidement maître Rossignol.

La jeune femme soupira.

Justine parut.

Mademoiselle de Chamery lui remit une petite clé qu'elle avait sous son oreiller, lui indiqua un meuble, et lui dit :

— Donne-moi le portefeuille en maroquin rouge, qui est dans le tiroir de droite.

Une fois en possession du portefeuille, elle y prit dix billets de mille francs et les tendit à M. Rossignol.

Celui-ci se leva après avoir serré les billets dans la poche graisseuse de son habit.

— Dans huit jours, dit-il, vous aurez de mes nouvelles.

— Reconnaissez monsieur, dit la jeune femme à Justine.

Tandis que l'homme d'affaires et le supposé de chambre passaient par une porte, le groom montra au tête futée à travers les vitres d'un cabinet de toilette qui avait une issue dans l'antichambre.

— Entrez ! dit sa maîtresse. Qu'est-ce encore ?

— Monsieur le baron est venu...

— Ah !

— Il attend que mademoiselle soit visible.

— Eh bien, fais entrer.

Et mademoiselle de Chamery cacha soigneusement sous son oreiller le portefeuille en maroquin rouge.

Quelques secondes après, le groom introduit le personnage qu'il avait qualifié de baron. C'était un homme d'environ cinquante-huit ans, qui tâchait de n'en paraître que quarante ; du reste, bel homme, mis avec une simplicité de bon goût, ayant de grandes manières et sentant son gentilhomme.

— Bonjour, dit-il en prenant la petite main de la jeune femme et la portant à ses lèvres, comment allez-vous ce matin ?

— Mais, répondit-elle en souriant, comme une femme qui a fait un rêve assez singulier et que vous allez, vous, qualifier d'étrange. Asseyez-vous là, je vais vous le conter.

## IX

Le baron de B..., ce personnage que l'on a vu entrer familièrement, à dix heures du matin, chez une femme qui se faisait appeler mademoiselle de Chamery, passait dans le monde des jeunes sots et des bourgeois crédules pour un ami de la famille, un parent, une manière de subrogé tuteur d'Andrée, qui lui portait un intérêt tout paternel.

En public, Andrée l'appelait *mon cher oncle*. Sous le manteau de la cheminée, c'était le baron qui devenait le dieu Plutus de la maison.

Mademoiselle Andrée Brunot avait bien, ainsi que l'avait établi tout à l'heure maître Rossignol, 19,000 livres de rente. Mais qu'était-ce que cela pour une femme qui avait trois chevaux dans son écurie, et qui dépensait douze ou quinze mille francs pour sa toilette.

Andrée aimait les tableaux, les bronzes de prix ; elle passait l'été à Bade, et jouait avec un sang-froid d'Aspasie. Bon an, mal an, elle coûtait au baron de 60,000 à 80,000 francs.

Du reste, ce dernier, en paraissant gentleman, mettait à ses bienfaits une discrétion absolue, ne venait chez Andrée que le matin, lui laissait une liberté complète, et ne paraissait jamais à ces réunions de *bel esprit* qui avaient ébloui le pauvre Roland de Clayet.

Or, ce jour-là, le baron s'assit au chevet de la jeune femme et lui dit :

— Qu'avez-vous donc rêvé grand Dieu ?

— J'ai rêvé que je me mariais, répondit-elle.

Le baron laissa bruir un rire moqueur sur ses lèvres.

— Votre rêve est étrange, en effet, dit-il.

— Vous trouvez ?

— Parbleu !

— Ainsi, je ne suis pas femme à me laisser séduire par le goût du mariage ?

— Vous, peut-être ; mais... les autres.

— Qui, les autres ?

— Les maris.

Et le baron accompagna ce mot d'un sourire fort impertinent.

— Les maris se trouvent toujours, quand on est jolie femme...

— Et vous l'êtes...

— Qu'on a 19,000 livres de rentes.

— Et qu'ils sont ruinés.

— Ceci est possible.

— Alors, ma chère, votre rêve n'est pas sérieux, et autant vaut pour vous ne pas vous marier et continuer à souffrir de ces adorations.

— Mon cher baron, dit froidement mademoiselle de Chamery, pardonnez-moi d'avoir pris un biais pour vous m'ôter de la situation : je n'ai pas rêvé que je me mariais, mais j'ai pris la résolution de vous annoncer que je prenais ce parti.



— Ah ça ! ma chère, interrompit le baron, entendons-nous, je vous prie. Parlez-vous sérieusement ?

— Très sérieusement.

— Bah ! vous vous mariez ?

— Je me marie.

— Quand ?

— Mais dans quinze jours peut-être... le plus tôt possible...

— Peut-on savoir avec qui ?

— Non, pour le moment.

— Oh ! ce n'est pas un nom que je demande, c'est un simple renseignement sur la situation :

— Il a vingt ans, il est beau garçon et porte comme vous un titre de baron.

— Authentique ?

— Appuyé de<sup>e</sup> parohomina.

— Et... pauvre ?

— Ruiné.

— Alors, ma chère, répliqua le baron, permettez-moi un seul mot.

— Dites.

— Vous faites là une détestable affaire. Entre baron et baronne, et vivre deux sur 19,000 livres de rente, c'est la misère.

— La misère et la vertu, baron.

Le baron, qui avait placé sa canne et son chapeau sur un divan, se leva et alla prendre ces deux objets.

— Adieu, dit-il, Du moment où vous parlez ainsi sans rire, et cela entre nous, c'est que vous êtes devenue une femme forte. Vous serez dame patronnesse avant deux ans. Adieu, baronne.

— Adieu, dit-elle.

Il lui baisa la main et fit un pas de retraite.

— A propos, dit-elle, vous avez toujours été un cousin de ma mère, aux yeux du monde.

— Je continuerai à l'être. Seulement, continua le baron d'un ton merveilleux d'insouciance, je pars ce soir pour un voyage assez long qui me privera du plaisir d'assister à votre messe nuptiale.

Et le baron salua et sortit.

— Enfin ! murmura la jeune femme demeurée seule, enfin !

Elle sonna, Justine revint.

— Ah ! mon Dieu ! madame, dit la soubrette, est-ce que vous avez eu une scène avec monsieur ?

— Non.

— Il est pâle comme un mort.

— Bah ! pensa mademoiselle de Chamery, il est froissé. Mais son cœur n'est pour rien dans cette pâleur. Le baron est vaniteux, égoïste, et je romps avec lui sans remords...

Mademoiselle de Chamery se fit habiller. Elle fit une toilette du matin, charmante de simplicité et de bon goût, demanda son coupé et sortit seule.

Il était alors environ onze heures.

Mademoiselle de Chamery se fit conduire rue Saint-Lazare, à l'angle de la rue des Trois-Frères.

Elle entra dans une maison de belle apparence, et, en passant, jeta au concierge le nom de madame de Saint-Alphonse.

Madame de Saint-Alphonse, cette jolie brune un peu grasse, un peu mère déjà au temps où Baccarat s'était servie d'elle pour attirer dans un piège, à Saint-Maurice, le faux Brésilien don Inigo de los Montes, madame de Saint-Alphonse, disons-nous, avait quatre ans de plus et dépassait de beaucoup la trentaine. Cependant, comme le prince russe ami du comte Artoff lui était demeuré fidèle ; comme, en dépit des années, elle était encore jolie à l'époque où nous la retrouvons, la Saint-Alphonse continuait à être une femme à la mode.

Mademoiselle de Chamery entra chez madame de Saint-Alphonse avec l'assurance d'une habituée, ne se fit pas annoncer, et s'étant bornée à demander à la femme de chambre si sa maîtresse était seule, elle alla droit à la chambre à coucher.

Madame de Saint-Alphonse était encore assise.

— Bonjour, chère, dit Andrée en jettant sur un sofa son manchon et ses gants, comment vas-tu ?

— Et toi ? dit madame de Saint-Alphonse.

Elles se serrèrent la main.

Certes, si M. Roland de Clayet eût pu voir la prude mademoiselle de Chamery entrer chez une femme comme madame de Saint-Alphonse, il eût été bien certainement fort désillusionné sur sa vertu, et n'aurait pas, quelques heures plus tard, joué le rôle de palatin et injurié son ami le vicomte Fabien d'Asmolles.

— Es-tu seule ? n'attends-tu que lui ? demanda Andrée.

— Oh ! sois tranquille, répondit madame de Saint-Alphonse, j'ai défendu ma porte et on ne te verra point chez moi. Une femme qui va être baronne pour tout de bon...

— En es-tu sûre ?

— Belle question !

— C'est que, ma chère, poursuivit Andrée, je viens de congédier le baron.

— C'est hardi, mais sans danger.

— Il y a mieux, je lui ai parlé de mon futur mari comme si je l'avais déjà vu. J'ai dit qu'il était beau.

— C'est vrai. Il a le visage d'un mauvais sujet, mais il est charmant.

— Et tu es sûre qu'il acceptera ?

— Les gens qui se noient s'accrochent à la main qui les sauve. Ce pauvre Chamery ne sait plus où donner de la tête. Je l'attends à midi, ajouta madame de Saint-Alphonse, et dans dix minutes il sera ici. Au premier coup de sonnette, tu passeras dans ce cabinet de toilette, d'où tu pourras voir et entendre sans être vue... Mais à propos, si tu as congédié le baron, que vas-tu faire de ce petit Roland ?

— Oh ! celui-là, dit Andrée d'un ton dégagé, ce sera facile.

— Il t'épouserait, Roland, et quand tu voudrais ?

— Je le sais, et il y a trois jours j'y songeais sérieusement.

— Il a vingt mille livres de rente, il en aura trente à la mort de son oncle.

— Andrée fit un signe de tête affirmatif.

— Je ne comprends pas, poursuivit madame de Saint-Alphonse, que tu puisses lui préférer...

— Ma chère, dit mademoiselle de Chamery, depuis trois mois j'ai fait faire chaque jour à Roland un pas de plus sur la route du mariage. J'avais alors mon but. Le jour où tu m'as découvert le baron de Chamery, m'apprenant qu'il était ruiné, poursuivi pour quelques misérables dettes, sous le coup d'une contrainte par corps, perdu de réputation et de vices, ce jour-là, je me suis juré de faire de lui mon mari.

— Singulière fantaisie !

— J'ai mes projets, murmura Andrée, qui, on le voit, n'avait pas jugé prudent de mettre la Saint-Alphonse dans la confidence du testament.

Un coup de sonnette qui retenait dans l'antichambre interrompit la conversation des deux jeunes femmes.

— Vite ! dit la Saint-Alphonse, faisant un signe à Andrée, prends ton manchon et passe par là...

Du doigt elle indiquait le cabinet de toilette.

Andrée s'y glissa, poussa la porte sur elle, et se plaça silencieusement dans un fauteuil roulé auprès de cette porte. De cet endroit elle pouvait, comme l'avait dit madame de Saint-Alphonse, voir et entendre.

Une minute après, le personnage annoncé sous le nom du baron de Chamery fut introduit. C'était un homme de vingt-huit à trente ans, d'une taille élégante, d'une physionomie fort belle, quoique fatiguée, et à laquelle les soucis, les chagrins et une précoce existence de viveur avaient imprimé une sorte de cachet satanique.

Le baron était mis avec une élégance qui dissimulait mal sa pauvreté. Ses vêtements étaient de noble origine, mais déjà lustrés par l'usage ; son chapeau rougissait vers les bords.

Andrée, qui l'examinait du fond de sa cachette avec une

vive curiosité, remarqua cependant qu'il avait du linge éblouissant de blancheur et un pied merveilleusement chaussé. C'était, sans doute, la dernière coquetterie de ce gentilhomme à qui il ne restait plus de ressources.

— Bonjour, Edgard, lui dit la Saint-Alphonse en lui tendant la main, et l'accueillant avec un sourire qui trahissait d'anciennes relations.

— Bonjour, Anaïs, répondit-il. Comment vas-tu ?

— Très bien ; assieds-toi là, près de moi. Nous avons beaucoup à causer.

Le baron s'assit.

— Ma chère Anaïs, dit-il, ton billet m'a un peu surpris. J'étais peu d'humeur à sortir et surtout à revoir mes anciens amis. Mais enfin, les tories en étaient si pressants... As-tu besoin de moi ?

— Oui, fit madame de Saint-Alphonse d'un signe de tête.

— A propos, reprit le baron avec un sourire, si tu as de l'argent à me demander tu t'adresses mal. Je suis ruiné.

— Je le sais.

— Ah ! tu le sais ?

Elle lui prit la main avec cette bonté naturelle aux folles créatures de son espèce :

— Pauvre vieux, dit-elle, je sais aussi bien que toi, mieux que toi, où tu en es. Depuis trois jours je t'ai fait suivre, épier, j'ai fouillé ta vie comme un agent de police.

Et tandis que M. de Chamery faisait un geste de surprise :

— Ecoute, Edgard, poursuivit-elle, tu as dix mille francs de lettres de change protestées et qui vont te conduire à Clichy ce soir ou demain.

— C'est vrai, murmura le jeune homme avec un soupir.

— Tu as dévoré cinq cent mille francs en huit ans, tu ne possèdes plus une perche de terre en Vendée, et ce qui est pis que tout cela, hier, à onze heures, tu as joué ton dernier louis et perdu sur parole, en outre, une misérable somme de quinze cents francs.

Le baron devint pâle.

— Il y a six mois, poursuivit la jeune femme, quand il te restait un soupçon d'opulence, tes amis auraient fait queue à ta porte pour t'offrir dix mille écus si tu en avais eu besoin. Aujourd'hui, tu battrais tout Paris pour trouver quinze cents francs, et tu reviendrais bredouille.

— Hélas ! fit M. de Chamery d'un air sombre.

— Or, continua madame de Saint-Alphonse, je te connais, si tu ne payes pas ce soir, tu te brûleras la cervelle.

— J'y songe.

— Tu aurais mieux fait de songer à moi, ton ancienne amie, qui t'ai, du reste, autrefois, croqué un bout de ton héritage.

— Ma chère, répondit M. de Chamery avec tristesse, je suis descendu bien bas, il est vrai, plus bas même que tu le crois ; mais...

— Bah ! ne fais pas la bégueule avec moi. Au reste, ce n'est pas pour ces quinze cents francs que je te prêterai à intérêt, si tu veux, que je t'ai fait venir.

— Et pourquoi ?

— Je veux te sauver, je veux te donner dix-neuf mille livres de rente, et une femme de trente ans, fort belle encore.

M. de Chamery recula stupéfait.

— Je devine, dit-il enfin, en baissant la tête.

— Ah ! mon cher enfant, répondit la Saint-Alphonse, il est bien certain qu'il y a quelques petites choses à dire, non sur la fortune, elle vient de bonne source, mais sur la femme.

— Et tu la connais ? fit le baron d'un ton singulier.

— Oui.

— Diable ! murmura le gentilhomme ruiné, ceci demande réflexion.

— Tu n'as pas le temps de réfléchir. Un oui ou un non. Si tu dis oui, tu vas dîner avec moi, nous sortirons vers une

heure et nous irons au Bois. Nous y rencontrerons ta future femme et tu pourras la voir. A quatre heures, tu te présenteras chez elle et dans quinze jours vous serez mariés. Si tu dis non...

— Ma chère, répondit M. de Chamery, à l'heure où je suis, entre le suicide et le déshonneur d'une part, et, de l'autre, un mariage qui est peut-être l'un et l'autre, je n'ai qu'une grâce à te demander.

— Laquelle ?

— Tu me conduiras au Bois, tu me montreras la femme en question, tu me raconteras son histoire en deux mots, et je te répondrai. Si j'accepte, j'irai tout droit chez elle. Si je refuse, je rentrerai chez moi où je me brûlerai la cervelle.

— Ta parole ?

— Ma parole de gentilhomme, la seule chose à laquelle je n'ai pas encore menti. Quant à ma dette de jeu...

— Oh ! dit madame de Saint-Alphonse en souriant, ne t'en préoccupe pas d'avance, mon groom est allé de ta part, ce matin, chez ton débiteur. Il est payé.

M. de Chamery eut un moment d'émotion :

— Les femmes valent donc encore quelque chose ! murmura-t-il.

— Tiens ! fit la Saint-Alphonse, on ne laisse pas un ami se brûler la cervelle, surtout quand on lui a mangé quelques bribes de prairies, de futaies et de labourages en bonne terre vendéenne. A présent, va fumer un cigare dans le salon et envoie-moi ma femme de chambre, je vais m'habiller.

M. de Chamery sortit.

Aussitôt madame de Saint-Alphonse appela Andrée.

— En bien ? fit-elle.

— Il me plaît, dit Andrée. Il a un reste de fierté qui me va et m'effraye en même temps.

— Pourquoi ?

— Peut-être refusera-t-il ?

— Bah ! ma chère, dit madame de Saint-Alphonse, tu es belle à tourner une meilleure tête que la sienne, et puis un homme qui n'a d'autre ressource que celle de se brûler la cervelle ferme les yeux sur le passé, afin de pouvoir envisager l'avenir.

— Je me salue, dit Andrée, je vais passer par le couloir, traverser la cuisine et gagner l'escalier de service. A deux heures vous me trouverez au Bois.

Mademoiselle de Chamery s'esquiva. A deux heures, son landau croisa la calèche de madame de Saint-Alphonse, et M. de Chamery, ébloui de la beauté d'Andrée, dit à sa conductrice : — Ne me raconte rien, je ne veux rien savoir... *J'épouse !*

## X

Faisons plus ample connaissance avec le vicomte Fabien d'Asmolles.

Fabien avait trente ans. C'était un homme de taille moyenne, d'une belle et mélancolique figure pleine de noblesse, à large nez droit, de grands yeux noirs et une barbe châtain clair, qu'il portait à l'italienne, donnaient une expression de hardiesse calme et de volonté réfléchie.

Fabien était un de ces hommes mûris de bonne heure par l'isolement. Orphelin à seize ans, maître de sa fortune, M. d'Asmolles avait échappé à l'oisiveté et à l'existence ruineuse et vaine des jeunes gens de son époque, par un goût prononcé pour l'étude et les voyages. Fabien avait voyagé pendant quatre ou cinq années. A vingt-quatre ans, il s'était fixé à Paris et y avait monté sa maison.

Fabien possédait soixante mille livres de rente environ.

Il habitait rue de Verneuil, à côté de l'hôtel de Chamery, un joli pavillon situé au fond du jardin d'un grand hôtel. Cet hôtel, la propriété du duc de L..., qui n'était point revenu à

Paris depuis 1830 et vivait dans ses terres, complètement inhabité, restait confié à la garde d'un vieux suisse qui avait la faculté cependant de louer le pavillon, le jardin et les écuries.

Fabien s'était accommodé de tout cela.

Le jardin était vaste, planté de grands arbres, et plaisait à Phumeur sérieuse de M. d'Asmolles. Le pavillon se composait d'un rez-de-chaussé avec salon, salle de bain, fumoir, cabinet de travail, et d'un premier étage où Fabien avait installé sa chambre à coucher, un atelier de peinture, — car il peignait avec talent, — et une salle d'esorime.

Fabien sortait à cheval le matin, de bonne heure, et descendait la rue de Verneuil au pas. Ce n'était qu'au détour de cette rue qu'il laissait prendre le trot à son cheval. Quand il rentrait, il mettait la même lenteur dans son allure, à partir de l'angle de la rue du Bac.

Les gens qui, à Paris, s'occupent de tout, cherchent une cause déterminée à chaque événement, et qui avaient remarqué cette manœuvre, s'étaient creusé la tête et tourmenté la cervelle inutilement.

Cependant, au bout de quelques mois, un vieil acteur, marié à une Dugazon de son âge, habitait le troisième d'une maison qui portait le numéro 3, et passait une grande partie de la matinée à fumer à sa fenêtre, avait fini par pénétrer le mystère. Il remarqua que le jeune sportsman logeait toujours le trottoir de gauche, et, arrivé au milieu de la rue, en face d'un bel hôtel, levait un peu la tête et paraissait diriger son regard vers le premier étage. Seulement, ce regard était si discret que les propriétaires de l'hôtel n'auraient certainement pas pu s'en offenser. Le mystère s'expliqua pour le vieux comédien et sa moitié. Il y avait sans doute, il y avait bien certainement derrière les croisées de cet hôtel une femme dont le vicomte Fabien d'Asmolles était amoureux. Or, cet hôtel était celui de la marquise de Chamery.

Chaque fois que le jeune homme passait, il sentait son cœur battre plus vite et l'émotion le gagner. C'était avec une sorte d'impatience et de tristesse que chaque semaine, depuis environ un an, Fabien venait arriver le vendredi.

Le vendredi était le jour où les dames de Chamery étaient chez elles pour leurs amis. Et Fabien était de ce nombre.

C'est-à-dire que feu le vicomte d'Asmolles, son père, avait servi avec M. de Chamery, et que, à son arrivée à Paris, Fabien avait été accueilli par ce dernier comme s'il eût été son propre fils.

Lorsque Fabien vint à Paris pour la première fois, Blanche de Chamery était une enfant... Elle avait sept ou huit ans.

Quand il fut de retour de ses voyages, l'enfant était devenue une jeune fille mélancolique et charmante, déjà belle de cette beauté triste et un peu hautaine devant laquelle on s'inclinait avec respect. Mais Fabien, à cette époque, et bien qu'il eût près de vingt-cinq ans, Fabien ne la remarqua point.

Son tuteur, qui avait continué à gérer sa fortune tandis qu'il voyageait, vint enfin de lui rendre ses comptes et de le mettre en possession. Un peu étourdi de son indépendance, de sa vie nouvelle, du soin de monter sa maison et ses écuries, occupé par quelques amours faciles, enfin, Fabien négligea l'hôtel de Chamery pendant les trois premières années de son séjour à Paris.

Un soir, un soir, il fut tout étonné de se sentir troublé sous le poids de l'angélique et doux regard de Blanche de Chamery, et ce fut alors que, sans s'en avouer cependant le motif secret, il vint se loger rue de Verneuil, dans ce pavillon, situé à l'extrémité d'un jardin contigu au jardin de l'hôtel du marquis. Un mois après, Fabien aimait Blanche... Mais Fabien avait sur l'amour et le mariage des idées qui, bizarres à première vue, étaient cependant de sagesse.

Le jour où il s'aperçut qu'il aimait mademoiselle de Chamery, elle venait d'accomplir sa dix-huitième année. Il avait, lui, vingt-neuf ans.

Tout autre, à sa place, se serait dit :

— Je suis jeune, j'ai un nom, un visage sympathique, soixante mille livres de rente, et je suis maître de ma destinée. Je vais demander la main de Blanche, et je l'obtiendrai certainement.

Fabien raisonna tout autrement.

— Il est évident, se dit-il, que M. de Chamery ne me refusera point la main de sa fille. Or, Blanche de Chamery, en jeune fille honnête et soumise à la volonté de ses parents, m'acceptera pour époux. Ce n'est point ce que je veux. Je veux que Blanche m'aime... Si elle m'aime, je l'épouserai. Si je n'ai pas su trouver le chemin de son cœur, je retournerai mon amour au plus profond du mien.

Et s'étant tenu ce raisonnement chevaleresque, Fabien attendit; seulement, ses visites devinrent moins rares à l'hôtel de Chamery; et bientôt il lui sembla que Blanche se troublait et rougissait lorsqu'il arrivait.

Quelques jours de plus, peut-être, et Fabien eût risqué un aveu... Il eût pris les mains de Blanche et lui eût dit : — Croyez-vous que j'aie pu être l'homme fait pour vous rendre heureuse, celui qui passera sa vie à vos genoux et fera de votre bonheur sa préoccupation unique et constante? Si vous le croyez, je vais aller trouver votre père et le supplier de m'appeler son fils.

Mais un événement imprévu vint renverser les projets du jeune homme, souffler sur ses espérances et les détruire impitoyablement. Un jour qu'il se présentait à l'hôtel de Chamery, Fabien rencontra le marquis. Ces dames étaient sorties, le marquis était seul.

Fabien connaissait parfaitement les bizarreries, les monomanies du marquis, bien que ni sa femme ni sa fille ne lui en eussent jamais ouvert la bouche. Il avait remarqué souvent Phumeur sombre de M. de Chamery, sa rare présence au salon, son goût d'isolement et sa tristesse; mais il était loin de se douter, cependant, que depuis dix-huit années il n'eût jamais adressé, tête à tête, un mot à sa femme ni baisé sa fille au front. Or, ce jour-là, comme il montait avec la familiarité d'un ami de la maison le grand escalier de l'hôtel, et croyait trouver ces dames dans le boudoir de madame de Chamery, il rencontra le marquis.

— Bonjour, Fabien, bonjour, mon enfant, lui dit le marquis avec une sorte d'émotion inaccoutumée, je suis heureux de te voir, d'autant plus...

Il s'arrêta et parut hésiter.

Fabien le regarda avec étonnement.

— D'autant plus, reprit le marquis faisant un effort sur lui-même, que depuis quelques jours je songe à t'entretenir fort sérieusement.

Le marquis remonta, conduisit Fabien dans un petit salon d'été, s'y enferma avec lui d'un air mystérieux, et lui dit :

— Mon cher Fabien, tu es le fils de mon meilleur ami, et je t'aime comme mon enfant. Le crois-tu?

— Je le crois, répondit Fabien, qui lut dans les yeux de M. de Chamery une affection presque paternelle.

— Eh bien! poursuivit ce dernier, si tu crois à mon affection, tu demeureras persuadé, j'imagine, que je veux le bonheur de ta vie.

— Je le crois, répondit encore Fabien.

Et il se sentit ému.

— Écoute, reprit le marquis, je crois, il m'a semblé que tu aimais Blanche.

— C'est vrai, murmura Fabien, qui tressaillit d'espérance.

— Eh bien! mon enfant, dit tristement M. de Chamery, il faut renoncer à cet amour.

Fabien recula stupéfait.

— J'exige de toi, au nom de ton père mort, au nom de l'affection que je te porte, au nom de l'honneur de ta race que tu dois continuer, j'exige, acheva le marquis, ta parole d'honneur

que si je venais à mourir, tu ne la demanderais point à sa mère... car, fit-il avec une sorte d'ironie puisque Blanche de Chamery est ma fille, elle ne pourra se marier sans mon consentement, et si elle devait l'épouser, ce consentement, je te le refuserais.

Fabien écoutait, anéanti.

— Mon enfant, achève M. de Chamery, la cause de mon refus est un secret entre Dieu et moi. Ne cherche point à le pénétrer.

Le vicomte d'Asmolles sortit désespéré de l'hôtel de Chamery. Le lendemain il partit pour l'Italie et y passa un an, résolu à oublier son amour. Au bout d'un an, il revint plus épris qu'à son départ.

Pendant cette année, M. de Chamery était mort.

Fabien avait fait au marquis le serment qu'il avait exigé. Mais s'il renonçait à épouser Blanche, il ne pouvait renoncer à voir la marquise et sa fille. Il se présenta, chez elle le lendemain de son arrivée, et les trouva en grand deuil. Le marquis était mort il y avait à peine trois mois. En voyant entrer Fabien, Blanche devint aussi pâle qu'une statue de marbre, et Fabien, qui la vit pâlir, comprit qu'il était toujours aimé. Un moment, le pauvre jeune homme, fidèle à son serment, il avait renoncé pour toujours à Blanche, — songea à quitter Paris de nouveau, à s'expatrier pour de longues années, et à ne revenir que le jour où mademoiselle de Chamery serait mariée à un autre et l'aurait oublié. Mais une noble et chevaleresque pensée le retint : — J'ai juré au marquis, se dit-il, de ne jamais épouser Blanche, mais je ne lui ai point permis de ne pas lui servir de frère. La mort de M. de Chamery laisse ces deux femmes sans protecteur ; je leur en servirai, moi, je remplacerai ce fils disparu depuis tant d'années.

Blanche et sa mère avaient tu à Fabien les révélations du marquis mourant, touchant ce fils qu'on avait cru mort pendant si longtemps.

Donc, Fabien resta.

Seulement, autant pour éteindre dans le cœur de Blanche cet amour qu'il devinait que pour apaiser ses propres tortures, Fabien s'éloigna peu à peu, ostensiblement du moins ; il ne vint plus tous les jours, comme autrefois, et Blanche, froissée de cette réserve subite, ne fit rien pour le rappeler. Bientôt il se borna à une visite par semaine, se présenta régulièrement le vendredi, choisissant de préférence les heures où il était certain de rencontrer du monde. Mais chaque jour, à toute heure, dans l'ombre, Fabien veillait sur Blanche et sur sa mère. Chaque jour, en passant, il attachait un long et triste regard sur les croisées de l'hôtel ; chaque soir, se promenant dans le jardin qui entourait son pavillon, il prêtait l'oreille au pied du mur qui le séparait de l'hôtel de Chamery, espérant entendre la voix de Blanche causant avec sa mère. On comprend maintenant pourquoi, à la question de Roland de Clayet : « Es-tu fiancé à mademoiselle de Chamery ? » Fabien avait répondu négativement avec un profond soupir.

On devine sans doute aussi quelle fatale erreur avait dicté la conduite du marquis de Chamery. D'abord, le sombre vieillard, convaincu, par la lettre posthume de l'abominable mère du marquis Hector, de la culpabilité de sa femme, avait nourri pendant dix-huit années une haine si profonde contre celle qu'il regardait comme l'enfant du crime, qu'il avait frémi d'indignation à la pensée d'une union probable entre elle et son cher Fabien, qu'il aimait comme un fils. Et puis, une pensée, fautive sans doute, mais moins égoïste, moins personnelle que la première, avait corroboré sa résolution : — La mère de Blanche m'a rendu le plus infortuné des hommes, s'était-il dit ; or, Fabien aurait le même sort que moi...

L'aveuglement du marquis avait donc été la seule cause de la brusque séparation des deux jeunes gens, et de l'obstacle que Fabien regardait comme insurmontable, lorsqu'un événement inattendu le vint renverser et vint apprendre au jeune

homme que M. de Chamery, à son lit de mort, l'avait relevé de son serment et lui permettait d'épouser Blanche.

C'était le jour même où Fabien s'était battu avec son jeune et fol ami Roland de Clayet.

Fabien était rentré chez lui après avoir reçu du médecin, appelé en toute hâte, l'assurance que la blessure de Roland était sans gravité. Le vicomte fut très étonné, en franchissant le seuil de l'hôtel qui précédait son pavillon, de voir accourir à lui un domestique de madame de Chamery.

— Ah ! monsieur le vicomte, lui dit cet homme avec vivacité, venez ! venez vite !

Fabien tressaillit.

— Mon Dieu ! dit-il, qu'est-il arrivé ?

— Madame la marquise est auprès du lit de mademoiselle Blanche, qui s'est trouvée mal ce matin, et, depuis une heure...

Fabien n'en écouta pas davantage. Il s'élança vers l'hôtel de Chamery, monta l'escalier en courant et se dirigea vers l'appartement de madame de Chamery. Sur le seuil, il trouva la marquise. Elle jeta un cri de joie, puis elle lui barra le passage.

— N'entrez pas ! dit-elle, n'entrez pas !

— Mon Dieu ! s'écria Fabien d'une voix étouffée, et le front couvert d'une pâleur mortelle ; qu'allez-vous donc m'apprendre ?

— Rien, lui dit la marquise, si ce n'est que Blanche s'est trouvée mal... mais elle va mieux... beaucoup mieux déjà... Tenez, allez m'attendre au salon... je vous rejoins.

Fabien n'avait compris, n'avait entendu qu'une chose : c'est que Blanche était malade, mourante peut-être. Il se fit violence pour ne pas écarter madame de Chamery et pénétrer de force dans la chambre à coucher de la jeune fille... Mais comment résister à cette mère qui, les yeux pleins de larmes, lui défendait la porte de son enfant ? Il courba le front et alla attendre au salon, en proie à une anxiété mortelle.

Cinq minutes après, madame de Chamery l'y rejoignit.

Fabien était pris d'une sorte de tremblement convulsif qui frappa la marquise.

— Ah ! malheureux enfant, lui dit-elle, vous voulez donc la tuer ?

— Moi exclama Fabien, qui eut peur de comprendre.

— Vous ! dit la marquise. Vous vous êtes battu ce matin ?...

— Madame...

— Oh ! dit madame de Chamery, la femme d'un militaire et d'un gentilhomme comprend ces choses-là, et je ne vais pas vous gronder... mais Blanche a appris que vous alliez vous battre, ce matin même, au moment où vous partiez avec vos témoins...

Fabien fit ce geste d'étonnement.

— Vous savez bien, dit-elle, que les fenêtres de sa chambre donnent sur le jardin, que par delà le mur du jardin, que par delà le mur du jardin on aperçoit un coin de l'allée sablée du votre, allée qui conduit à votre pavillon...

— Eh bien ? murmura le pauvre Fabien éperdu.

— Eh bien ! ce matin, la pauvre enfant s'est levée au petit jour, prise d'une horrible migraine ; elle a ouvert sa fenêtre et s'y est accoudée. En ce moment même, avec deux hommes, vous traversiez l'allée sablée. La tenue de ces messieurs et une paire d'épées que vous portiez sous le bras ne lui ont laissé aucun doute. Elle a compris que vous alliez vous battre... De sa chambre placée au-dessous de la sienne j'ai entendu un bruit sourd qui m'a réveillée en sursaut. J'ai eu peur, j'ai sonné... Ma femme de chambre, accourue en hâte, est montée chez Blanche. Je l'ai entendue appeler au secours. Alors, épouvantée, je suis montée à mon tour et j'ai trouvé ma pauvre Blanche évanouie, les dents serrées, les membres crispés, et couchée sur le parquet. Elle était essayante de pâleur, et j'ai cru qu'elle était morte. Un médecin est venu, il l'a rappelée à la vie. Elle a ouvert les yeux, m'a reconnu et s'est prise à fondre en larmes. Et puis le délire, s'est emparé d'elle, — et

avec le délire, j'ai tout appris, tout deviné... Elle a prononcé votre nom, parlé d'épées, de témoins, de duel...

Madame de Chamery s'arrêta et regarda Fabien.

Fabien s'appuyait, défaillant, au marbre de la cheminée.

— Ah! malheureux enfant, dit-elle enfin; mais ne comprenez-vous pas que Blanche vous aime, qu'elle vous aime depuis trois années, et que votre indifférence affectée la tue?

Le vicomte poussa un cri sourd, se cramplana à un siège pour ne point tomber et murmura :

— Oh! mon serment... mon serment!...

— Mais poursuivit madame de Chamery, vous aussi vous l'aimez, Fabien, vous l'aimez!... Oh! n'essayez pas de me tromper. Tromp-t-on le cœur et le regard d'une mère? Ne vous vois-je point en ce moment pâlir et trembler?... Fabien, mon ami, mon fils! s'écria d'un ton suppliant cette pauvre femme qui, sans doute, chaque jour, et depuis bien longtemps, voyait couler les larmes de sa fille et en savait la cause, voulez-vous donc tuer ma pauvre Blanche?

Et il y avait tant de désespoir et de noblesse à la fois dans l'accent de cette mère offrant sa fille à l'homme que sa fille aimait, et pour l'amour de qui celle-ci se mourait lentement, que Fabien tomba à genoux.

— Madame! madame, murmura-t-il, écoutez-moi... Je m'étais pourtant juré que j'ensevelirais mon secret au plus profond de mon cœur, que jamais un mot qui pût vous le faire soupçonner ne jaillirait de mes lèvres...

— Un secret?... balbutia la marquise.

— Madame, dit Fabien d'une voix entrecoupée de sanglots, j'aime Blanche... et jamais elle ne sera ma femme.

— Mais pourquoi? pourquoi? demanda cette mère désolée.

— Parce que j'ai juré au marquis de Chamery, votre époux que je lui obéirais!

Et comme madame de Chamery ne paraissait pas comprendre, Fabien lui raconta ce qui s'était passé entre lui et le marquis, et le serment que ce dernier avait exigé de lui, sans vouloir dire quel motif secret le faisait agir ainsi.

Mais quand il eut fini en disant :

— Vous le voyez bien, madame, ce n'est pas moi qui tue votre enfant, c'est la volonté de son père...

Madame de Chamery poussa un cri de joie :

— Ah! dit-elle, vous ne savez pas, mon ami, vous ne savez pas que M. de Chamery a changé d'opinion et de volonté à son lit de mort... vous ne savez pas... Oh! mon Dieu! s'interrompit la marquise en fondant en larmes, il faut donc tout dire.

Alors cette noble femme fit asseoir Fabien auprès d'elle et lui raconta ces dix-huit années de souffrances si cruelles passées auprès de ce sombre vicillard qui paraissait avoir la mort au cœur, ses étranges caprices, sa vie pauvre et misérable au milieu de son opulence, et le dernier mot enfin de cette existence torturée, ce mot qui lui était échappé à son heure suprême.

Et alors aussi, Fabien comprit à son tour; il comprit que M. de Chamery n'avait pas voulu que Blanche l'épousât, lui Fabien, parce qu'il croyait qu'elle n'était point sa fille... Et il comprit aussi qu'en reconnaissant son erreur, le malheureux père avait dû le relever de son serment.

Quand la marquise eut fini, Fabien prit respectueusement sa main et la baisa.

— Ma mère, dit-il simplement, voulez-vous que nous allions voir comment elle va?

— Venez, dit la marquise.

Quand ils entrèrent, la jeune fille, à qui on avait appris avec quelques ménagements que Fabien était revenu sain et sauf, la jeune fille, disons-nous, était plus calme, et elle s'efforça de lui sourire...

D'un signe, la marquise fit retirer tout le monde. Puis, quand elle fut seule avec Fabien et la malade, elle prit la main de la jeune fille et lui dit :

— Mon enfant, tu as beaucoup à pardonner à Fabien, mais

je t'assure qu'il est digne de ton pardon, et je lui ai accordé la main, qu'il vient de me demander...

Mademoiselle de Chamery jeta un cri, et faillit s'évanouir de nouveau.

Mais Fabien la prit dans ses bras et lui dit :

— Blanche, ma bien-aimée, ne savez-vous donc pas que je vous ai toujours aimée, et que ma vie entière est à vous?

Quittons un moment l'hôtel de Chamery pour aller rue Saint-Florentin.

XI

On se souvient que ce fut ce jour-là même où M. Roland de Clayets s'était chevaleresquement battu pour la belle Andréo Brunot, dite de Chamery, que celle-ci s'était rendue d'abord chez madame de Saint-Alphonse, où du fond d'un cabinet de toilette, elle avait pu voir le baron de Chamery-Chamery, puis au Bois, où celui-ci devait la rencontrer. On sait que la voiture de madame Saint-Alphonse et celle d'Andréo s'étaient croisées dans les Champs-Élysées. On sait encore que la beauté de mademoiselle Brunot de Chamery l'avait emporté sur les derniers scrupules du gentilhomme ruiné et qu'il avait dit à madame de Saint-Alphonse :

— Je ne veux rien savoir, ne me dis rien, j'épouse, quand même...

Andréo, un coup d'œil échangé avec madame de Saint-Alphonse, était donc rentrée chez elle sur-le-champ, pour y attendre la visite du baron. Puis, en femme habile, elle avait une seconde toilette d'intérieur, ravissant négligé qui devait prendre d'assaut le cœur du baron.

Celui-ci fut exactitude militaire. Il se présenta à trois heures précises et fut introduit par le groom dans le boudoir de mademoiselle de Chamery.

Pelotonnée comme une jolie chatte dans sa chauffeuse roulée à l'angle de la cheminée, Andréo le reçut avec un sourire, et d'un signe de main lui indiqua un siège placé vis-à-vis d'elle.

Le baron était ébloui de sa beauté, à laquelle le demi-jour qui régnait dans le boudoir conservait tout son prestige. Il lui baisa la main, et s'assit. Puis, après un court moment de silence, mademoiselle de Chamery rompit ainsi la glace et entama la conversation.

— Monsieur le baron, dit-elle, nous sommes seuls et savons, moi ce qui vous amène, vous ce que vous venez me dire; nous pourrions donc supprimer toute espèce de préambule.

Le baron s'inclina.

— Vous venez pour me demander ma main. Moi, je suis résolue d'avance à vous l'accorder.

Le baron fit un léger signe de tête.

— Pardonnez-moi, reprit-elle, d'aller au fond de la question tout de suite. Vous alliez vous brûler la cervelle, vous préférez m'épouser, moi et mes 10,000 livres de rente.

— Madame, dit le baron en rougissant, vous cassiez dit vrai, il y a une heure. Maintenant, je suis épousé parce que belle comme vous l'êtes, je sens bien que je vous aimerai comme un fou dans huit jours.

— Soit! dit Andréo en souriant. A présent, il faut que vous sachiez pourquoi, j'ai voulu vous épouser.

Chez ce gentilhomme avili, il y eut alors comme un reste de fierté qui se traduisit et protesta par une muette railleuse. Un sourire fut ovarié Voltaire glissa sur ses lèvres.

Mais ce sourire ne blessa point mademoiselle de Chamery. Elle se contenta de le regarder en face et de lui dire :

— Vous vous trompez.

Et comme ces trois mots semblaient l'étonner, elle voulut lui prouver qu'elle avait compris sa pensée, formulée en un sourire, et elle continua simplement :

Il y a à Paris un jeune homme de vingt-trois ans, portant un beau nom sans tâche aucune, riche de trente mille livres de rente, qui s'est battu pour moi ce matin et qui me demande ma

main. Si vous voulez y bien réfléchir, monsieur le baron, vous vous êtes ruiné et endetté et le nom qui m'est offert vaut au moins le votre ; vous comprendrez alors que j'ai, pour vous épouser, de meilleures raisons que celles qui poussent au mariage certaines femmes dont le passé a quelques coins un peu nébuleux.

Le baron s'inclina et laissa échapper un geste qui signifiait : "Alors, expliquez-vous, car je n'y comprends absolument plus rien."

Andrée se reprit à sourire.

— Monsieur le baron, dit-elle, votre nom est pour moi toute une vengeance. Ma mère nommait la marquise de Chamery, et en vous épousant je rentre par la grande porte dans la famille qui m'a reniée.

— Je comprends murmura M. de Chamery, qui se mordit les lèvres.

— Attendez.

— Qu'est-ce encore ?

— Vous allez voir.

Et Andrée ouvrit un petit meuble qu'elle avait sous la main et en retira un papier jauni, mais parfaitement intact et renfermé dans une enveloppe dont le triple scel avait été brisé.

— Vous vous ruinez ? dit-elle.

— Je le suis.

Vous vous trompez...

— Que voulez-vous dire ?

Tenez, dit-elle, regardez bien ce papier.

Ce papier est un testament. Ce testament, contestable, du reste, et qui donnera matière à un procès vous fera riche de cent mille livres de rente, si ce procès est gagné.

— Que dites-vous ? s'écria le baron, qui étendit vers le testament une main fiévreuse.

Mais elle l'arrêta d'un geste impérieux.

— Ah ! pardon ! dit-elle, n'y touchez pas ! Je le laisserais tomber au feu et je ne vous épouserai pas.

Et, joignant le geste à la parole, elle suspendit le testament au dessus du feu ardent qui brûlait dans la cheminée, prête à l'y laisser choir si le baron essayait de le lui arracher.

M. de Chamery comprit que mademoiselle Andrée Brunot ne livrait pas imprudemment ses secrets.

Un instant, dit-elle, faisons nos conditions, s'il vous plaît.

Je suis à vos ordres, dit le baron.

— Ce testament, poursuivit Andrée, moi seule en connais l'existence. Je puis l'annuler, personne au monde ne pourra prouver qu'il a existé. Donc, bien qu'il vous concerne, il est ma propriété pour le moment.

— Eh bien, en échange, qu'exigez-vous de moi ?

— Votre main et votre nom.

— C'est convenu, je vous épouse.

Très bien.

Et Andrée remit fort tranquillement le testament dans un petit meuble, qu'elle ferma à triple tour.

Maintenant monsieur le baron, dit-elle, quand nous serons mariés, le jour où nous reviendrons de l'église et où je serai baronne de Chamery Chamery, vous saurez quel était le testateur et vous pourrez prendre connaissance du testament. Mais, rappelez-vous bien, ajouta Andrée avec un sourire qui prouva au baron à quelle femme il avait affaire, rappelez-vous que le testament sera détruit le jour où, renonçant à m'épouser, vous tenteriez de vous en emparer.

— N'ayez aucune crainte, répondit M. de Chamery, qui prit la main d'Andrée et la porta à ses lèvres : je veux vous épouser, et vous serez baronne avant quinze jours.

— A nous deux donc, attière marquise de Chamery, murmura l'impure fille avec l'accent d'une joie sauvage. Je vous chasserai un jour de votre hôtel.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis celui où Fabien d'Asmolles avait appris les révélations faites à son lit de mort par

le marquis de Chamery, révélations qui le relevaient de son serment et lui permettaient d'épouser Blanche. La première moitié de cette quinzaine avait été calme comme une lune de miel. Il avait été convenu qu'on attendrait un an, et on touchait à la fin du onzième mois, après la mort de M. de Chamery, pour célébrer le mariage de sa fille avec le vicomte Fabien d'Asmolles.

Hélas ! la pauvre marquise n'avait pu s'empêcher de soupirer en songeant à cet enfant attendu depuis si longtemps, et qui ne revenait point encore, bien que depuis onze mois il eût été rappelé. En effet, le lendemain des funérailles de M. de Chamery, la marquise avait écrit à son fils, adressant sa lettre à l'Amirauté anglaise. Cette lettre avait dû partir par la malle de l'Inde, laquelle, on le sait, fait le voyage en un mois. En admettant que le jeune officier n'eût pu partir tout de suite, et eût pris deux mois pour quitter le pays, il avait dû s'embarquer quatre mois après la mort de son père, et par conséquent être en mer depuis sept.

Et pourtant, madame de Chamery n'avait reçu aucune nouvelle.

La pauvre femme avait, du reste, cru pendant si longtemps au trépas de son fils qu'elle osait à peine maintenant croire à son existence. Aussi avait-elle, ainsi que sa fille, gardé le plus profond silence sur les révélations du marquis.

Pour Paris entier, le jeune de Chamery était mort.

On comprendra aisément que la marquise avait éprouvé une pénible répugnance à divulguer, même à ses plus intimes amis, le secret que M. de Chamery avait gardé pendant dix-huit années. Il eût fallu, pour cela, expliquer les soupçons injustes du défunt, l'infâme conduite de la marquise douairière de Chamery et entrer dans une foule de détails qui blessa la fierté de la marquise.

Fabien seul, depuis le jour où il avait été décidé qu'il épouserait Blanche, Fabien avait été initié à ce mystère.

Madame de Chamery, sa fille et lui, résolus à taire ce secret jusqu'à l'arrivée du marin, s'étaient promis d'arranger un petit roman qui put être adopté par le monde, une histoire d'enfant boudé et exalté qui fuit un jour le toit paternel, que des saltimbanques rencontrent et font mousser sur le premier navire anglais qu'ils trouvent disposé à compléter son équipage, au moment de ce que, en Angleterre, on appelle la *pressé*. On comprend donc que le jeune Albert-Honoré de Chamery étant mort pour Paris entier, même après le décès du marquis, mademoiselle Andrée Brunot eût songé à faire valoir le testament du chevalier de Chamery et à épouser le baron de Chamery-Chamery.

Or, quand le mariage de Blanche et de Fabien eut été fixé, la pauvre mère, qui venait d'assurer le bonheur de l'un de ses enfants, songea à cet autre, après le retour duquel elle soupirait depuis longtemps.

Le marquis, avant de mourir, lui avait confié qu'il recevait régulièrement tous les ans une note de la Compagnie des Indes note transmise au conseil d'Amirauté, sur son fils. La dernière était parvenue au marquis trois mois environ avant sa mort. Donc, si malheur était advenu au jeune Albert-Frédéric-Honoré de Chamery, enseigne de vaisseau de la marine anglaise, ce ne pouvait être que depuis quinze ou dix-huit mois environ.

Fabien avait donc donné à la marquise le conseil d'écrire de nouveau, non plus à Fabien, mais au secrétaire de l'Amirauté à Londres. Il fallut dix ou douze jours pour obtenir une réponse. Ces dix jours, Fabien les passa tout entiers à l'hôtel de Chamery, avec sa fiancée, auprès de la marquise, qui, on le sait, souffrait depuis longtemps d'une maladie de langueur. Il semblait même que depuis la crise nerveuse et l'évanouissement de Blanche, le matin du duel de Fabien, l'état de la marquise eût empiré par suite de l'émotion violente qu'elle avait éprouvée. Le médecin de la maison avait même dit un soir à Fabien :

— Madame de Chamery est malade, plus malade qu'on ne croit. Une émotion trop vive, une catastrophe imprévue, suffiraient pour la tuer.

Cependant M. d'Asmolles, au bout de huit jours, pendant lesquels il n'était sorti de chez lui que pour aller à l'hôtel de Chamery, se prit à songer à son ami Roland de Clayot.

— Il faut pourtant, se dit-il, que je sache comment va ce pauvre garçon.

Et il demanda à Blanche un congé de quelques heures, et se rendit en phaéton rue de Provence.

Roland, ainsi que l'avait annoncé le médecin, allait beaucoup mieux, physiquement du moins.

Fabien le trouva levé, enveloppé dans sa robe de chambre et assis au coin du feu.

— Monsieur et cher adversaire, lui dit le vicomte en entrant, ne vous étonnez pas de ma visite. Vous savez qu'elle est dans les usages du duel.

Fabien s'attendait à un accueil glacial, mais Roland lui tendit vivement la main.

— Ami, lui dit-il, j'ai été fou, sot et ingrat, Dieu me punit cruellement. Veux-tu me pardonner ?

Fabien se prit à sourire :

— Es-tu déjà guéri ? fit-il.

— Oui, répondit Roland.

Et il tendit un billet à Fabien.

C'était le billet d'Andrée, que Roland avait reçu huit heures après sa rencontre avec Fabien. On se souvient des termes glacés dans lesquels elle lui donnait son congé.

— Tu vois, dit le vicomte après avoir lu cette épître, que j'ai bien fait de t'endommager un peu la peau.

— Tu crois ?

— Parbleu ! Si tu m'eusses tué, les choses se fussent passées autrement.

— Ah ? dit Roland surpris.

— Andrée, poursuivit Fabien, serait arrivée ici une heure après et t'aurait dit : — La preuve d'amour que vous venez de me donner ne me permet pas de vous refuser ma main plus longtemps.

Roland secoua la tête.

— Attends donc, reprit Fabien, qui se méprit à ce signe négatif. Tu as été blessé, la face des choses change. Andrée, en diplomate habile, attend ta convalescence ; elle est persuadée que son poulet a irrité ton amour, et elle compte sur ta prochaine visite. Elle te voit déjà à ses pieds, implorant ton pardon, la suppliant de t'accorder sa main...

— Tu te trompes, interrompit Roland.

— Allons donc !

— Vois plutôt...

Et Roland étendit la main vers un guéridon voisin.

— Lis cette lettre de faire part, dit-il,

Fabien prit la lettre et demeura stupéfait.

Elle était imprimée et conçue en ces termes :

« Monsieur le baron de Chamery-Chameroy a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle Andrée Brunot de Chamery, et vous prie d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée le... »

La lettre portait la date du jour.

Andrée était allée vite en besogne. Son mariage avait été célébré le matin même.

Fabien en demeura tout étourdi.

— Ah ça, dit-il après un moment de silence, il y a dans tout cela quelque chose d'extraordinaire.

— Quoi ? demanda Roland.

— As-tu sérieusement demandé à Andrée si elle voulait t'épouser ?

— Oui.

— Et elle t'a refusé ?

— A peu près. La veille de notre rencontre, elle m'a demandé huit jours de réflexion.

— C'est bizarre...

— Pourquoi ?

— Parce que tu es un homme d'honneur, de bonne maison, riche de vingt mille livres de rente, et de quelques espérances, et qu'une diablesse comme Andrée ne pouvait espérer autant.

— Peut-être...

— Or, continua Fabien, ce que je ne comprends pas, ce qui doit cacher quelque infamie de sa part, c'est le choix qu'elle a fait de ce baron de Chameroy.

— Ah ! tu le connais ? dit Roland avec curiosité.

— C'est un homme perdu de dettes, un vaurien sans honneur, un misérable qui n'a plus même le respect du nom qu'il porte.

— C'est bizarre... dit à son tour Roland.

Et Fabien eut alors comme le présentiment d'un malheur qui planait sur sa Blanche bien-aimée ; car il savait de quelle haine jalouse cette odieuse fille, qui se faisait nommer mademoiselle de Chamery, enveloppait la marquise et sa fille. Ce fut l'esprit en proie à de vagues inquiétudes qu'il rentra à l'hôtel de Chamery vers cinq heures. Il y était presque tous les jours.

— Le docteur est venu, lui dit Blanche : il a trouvé maman souffrante et l'a engagé à un peu de repos... Elle dort.

— Ah ! dit Fabien inquiet.

— Mais elle veut absolument qu'on l'éveille pour l'heure du dîner. Je le lui ai promis.

Blanche achevait à peine que madame de Chamery parut.

Fabien lui baisa la main.

— Et bien, mon enfant, lui dit-elle, comment va votre ami ?

— Très bien, beaucoup mieux, du moins, répondit Fabien.

Et on se mit à table, et après être demeurée un instant réveuse, la marquise reprit :

— Voici aujourd'hui le dixième jour que ma lettre est partie pour Londres.

— Demain, répliqua Fabien, nous aurons une réponse de l'Amirauté.

— Je ne sais, murmura la marquise, mais j'ai d'affreux pressentiments...

— Oh ! mère, fit Blanche d'un ton de reproche.

— Mon pauvre enfant, soupira madame de Chamery, s'il lui était arrivé malheur !...

— Madame, dit Fabien, chassez de telles idées.

— Un naufrage...

— Oh ! dit Fabien en souriant, les marins ne font pas naufrage à la dernière campagne... et ce sera la dernière d'Alber' n'est-ce pas ?

— Certes ! dit Blanche. Quand nous l'aurons, ce cher frère, nous ne le laisserons plus repartir...

— Je le crois bien, murmura le vicomte. Et puis, est-ce qu'un Chamery sert l'Angleterre ?

Et les deux jeunes gens fondèrent de si beaux projets, de si belles espérances sur le retour prochain du jeune marquis de Chamery, qu'ils ramenèrent un sourire sur les lèvres de la pauvre mère et un peu de joie dans son cœur.

— Après le dîner, cependant, Fabien jugea convenable d'apprendre à la marquise le mariage d'Andrée. Il attendit pour cela que Blanche fût sortie de la salle à manger et eût passé au salon, où, chaque soir, après le dîner, elle se mettait au piano.

— Madame, dit Fabien à la marquise, j'ai appris aujourd'hui quelque chose de bien extraordinaire.

La marquise parut étonnée.

— Cette malheureuse femme, poursuivit Fabien, à qui vous faites une pension...

— Andrée ? dit la marquise.

— Oui, fit le jeune homme.

— Peut-être allez-vous m'apprendre quelque nouvelle in-

famie de cette créature? dit madame de Chamery avec plus de tristesse que de dédain.

— Andrée est mariée, dit Fabien.

— Mariée!

Et, après un moment de stupéfaction, madame de Chamery ajouta :

— Et qui donc a pu épouser cette malheureuse enfant ?

— Un homme dont l'honneur était avarié, répondit Fabien.

M. le baron de Chamery-Chameroy a épousé mademoiselle Andrée Brunot, ce matin même.

La marquise leva les yeux au ciel avec une expression de douleur.

— Mon Dieu! dit-elle, comme les races dégèrent! Un Chamery-Chameroy... notre dernier parent... épouser cette fille perdue!

— Madame, reprit Fabien, vous savez que les ténèbres haïssent la lumière, que la fange insulte à l'azur du ciel, et que cette créature, comblée de vos bienfaits...

— Ah! dit la marquise, je sais qu'elle nous hait de toute la haine que le vice porte à la vertu... Elle a dû être bien heureuse de revoir un homme qui lui donne enfin le nom qu'elle avait volé...

Madame de Chamery fut interrompue par l'arrivée d'un domestique apportant une carte.

— La personne, dit le valet, demande à être introduite auprès de madame la marquise le plus tôt possible.

La marquise prit la carte et lut :

*Me Rossignol, avocat.*

— Ce nom m'est inconnu, dit-elle. N'importe, faites entrer. Fabien voulut se retirer.

— Restez, mon enfant, lui dit la marquise, n'êtes-vous pas déjà mon fils, et puis-je avoir des secrets pour vous ?

Me Rossignol, ce crasseux et louche personnage que nous avons déjà entrevu chez Andrée, fut alors introduit.

## XII

Me Rossignol avait, grâce aux avances de la demoiselle Brunot, considérablement modifié son enveloppe et dépouillé son habit gris-bleu et montrant la corde, son chapeau aux bords rougis et ses chaussures éculées. Le petit homme était mis comme un avocat sérieux qui se fait cent mille francs par an au Palais. Il avait un bel habit tout neuf, du linge blanc, une belle cravate bien empenée et des bottes vernies sous un pantalon de casimir noir. Le cuistre portait, comme toujours, son ample portefeuille sous le bras, mais il avait des gants et s'appuyait sur un joac à pomme d'or. Derrière ses lunettes, ses petits yeux brillaient d'une joie méchante — et il salua la marquise d'une façon dégagée qui donna envie à Fabien de le jeter par la fenêtre.

— Que peut nous vouloir cet oiseau de mauvais augure? pensa le vicomte.

— Madame la marquise de Chamery? demanda Me Rossignol.

— C'est moi, répondit la marquise en l'invitant à s'asseoir. Que puis-je pour vous? ajouta-t-elle avec le ton poli et l'aisance de la grande dame.

— Madame la marquise, répondit le drôle, je suis l'avocat de M. le baron de Chamery-Chameroy, votre cousin, et de madame la baronne de Chamery-Chameroy, votre cousine...

Il appuya sur ces derniers mots avec une désobligeance marquée.

— Continuez, monsieur! fit la marquise avec hauteur.

Me Rossignol poursuivit :

— Avant d'entreprendre un procès où vous perdrez bien certainement votre fortune entière, M. le baron de Chamery-Chameroy, mon client, a cru convenable de vous faire proposer une transaction...

— Un procès une transaction ma fortune? murmura madame de Chamery au comble de l'étonnement.

Et se tournant vers Fabien :

— Je crois, dit-elle, que cet homme est fou.

— Pardon, ricana Me Rossignol avec insolence, vous allez bien voir le contraire.

Un moment il prit fantaisie à Fabien de saisir Me Rossignol par le bras, d'appeler deux laquais et de le faire mettre à la porte, mais il se contenta.

— Oui, madame, continua l'homme d'affaires en se carant dans son fauteuil, tandis que madame de Chamery le regardait avec stupeur, si ce procès s'entame, vous le perdrez, et la perte de ce procès, c'est la ruine entière, totale, absolue de mademoiselle Blanche.

— Monsieur, interrompit la marquise avec dignité, je n'ai jamais entendu nommer ma fille par son prénom devant moi, et par un inconnu que j'ai tout lieu de croire fou.

— Mille excuses, dit Rossignol, c'est mademoiselle de Chamery que je voulais dire; mais ça ne fait rien, vous allez voir.

Fabien, jusque-là immobile et muet, se trouva alors à bout de patience. Il vint à Rossignol et le toisa des pieds à la tête.

— Monsieur, lui dit-il d'un ton sec, veuillez vous expliquer nettement et surtout plus respectueusement.

Me Rossignol supporta le regard irrité de Fabien.

Pardon, lui dit-il, mais je ne vous connais pas et ce n'est pas à vous...

— Insolent!

— Monsieur, dit sans se déconcerter Me Rossignol, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Attendez, répondit Fabien, je vais vous dire qui je suis.

— Voyons? dit ironiquement le misérable tandis que la marquise demeurait pétrifiée de tant d'audace.

— Je suis le vicomte Fabien d'Asmolles; j'épouse dans un mois mademoiselle Blanche de Chamery, et je vais vous faire jeter par la fenêtre, répondit Fabien.

— Faites, dit Me Rossignol avec tranquillité, mais vous aurez ruiné votre fiancée...

Et, dans cette réponse, cet homme mit une telle assurance, une telle conviction, que Fabien tressaillit et réprima sur-le-champ son irritation.

— Parlez, dit-il, je vous écoute.

— Ah! fit le cuistre, à la bonne heure, on pourra s'expliquer.

Et quelque dégoût qu'il leur inspirât, la marquise et Fabien s'étant résignés à l'entendre, tous deux gardèrent le silence.

Madame la marquise, reprit alors Me Rossignol, M. le baron de Chamery-Chameroy a épousé ce matin votre cousine...

— Pardon, monsieur, interrompit madame de Chamery avec dignité, je n'ai jamais reconnu cette parenté que vous établissez entre la demoiselle Andrée Brunot et moi.

— Soit, dit Me Rossignol. Cela ne fait rien à l'affaire. Le baron a donc épousé ce matin mademoiselle de Chamery...

— Brunot, rectifia la marquise.

— Va pour Brunot, Mademoiselle Andrée Brunot a apporté en dot à M. le baron dix-neuf mille livres de rente et un testament...

— Un testament? exclama Fabien.

— Un testament de M. le chevalier de Chamery, oncle de M. le marquis Hector de Chamery, dont vous avez hérité. Et voici la copie de ce testament.

Alors, tandis que l'étonnement de la marquise et de Fabien allait croissant, Me Rossignol tira une liasse de papiers de son portefeuille, chercha parmi eux la copie du testament et la lut tout haut.

Madame de Chamery n'avait jamais eu connaissance de l'existence de cette pièce. Elle pouvait donc, jusqu'à un certain point, la croire fautive. En second lieu, elle savait que son fils vivait, et, par conséquent, l'existence de son fils annulait et réduisait à néant ce testament, fût-il de quelque valeur.



Et cependant, cette lecture fit une telle impression sur sa nature malade, sur son organisation délicate et nerveuse, qu'elle faillit s'évanouir et jeta un cri.

Fabien la soutint dans ses bras.

— Or donc, continua M<sup>re</sup> Rossignol, pressé de poser des conclusions, et sans égard pour la défaillance de la marquise ; or donc, M. Albert-Frédéric-Honoré de Chamery étant mort...

Ce mot produisit un effet sublime sur la marquise.

— Mort ! dit-elle ; vous prétendez que mon fils est mort ?

Et elle se dressa chevelée, l'œil en feu, les lèvres crispées et regarda cet homme comme s'il eût été le meurtrier de son fils.

— Qui vous l'a dit ? comment le savez-vous ?...

— Dame ! ricana M<sup>re</sup> Rossignol un peu intimidé et jugeant prudent de ne pas aller plus loin, depuis dix-huit années, ce me semble...

Mais, à ces derniers mots, un cri de joie s'échappa de la poitrine de la marquise, elle retomba brisée, mais triomphante, dans les bras de Fabien.

— Ah ! dit-elle à ce dernier, chassez donc cet homme, Fabien, chassez-le... ; il ne sait pas que mon fils n'est pas mort, que mon fils va venir, que nous l'attendons !

— Pauvre femme ! murmura M<sup>re</sup> Rossignol, qui crut à un accès de folie, c'est la douleur qu'il y a.

Mais en ce moment la porte s'ouvrit et Blanche de Chamery entra.

— Maman ! maman ! dit-elle, une lettre de Londres, une lettre avec le cachet de l'Amirauté.

Ces derniers mots rendirent à la marquise une énergie factice.

Une fois encore elle se releva, jeta un regard de mépris et de triomphe à l'émissaire de mademoiselle Andrée Bruot, et lui dit : — Tenez ! tenez ! voilà des nouvelles de mon fils... Vous allez bien voir qu'il n'est pas mort.

Elle s'empara de la lettre que lui apportait Blanche.

Puis, au moment de rompre le cachet, elle se prit à trembler ; elle hésita ; son cœur battit :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, mon Dieu ! je n'ose pas.

Fabien lui prit la lettre des mains et l'ouvrit.

Cette lettre était signée d'un commissaire de l'Amirauté.

Fabien la parcourut d'abord rapidement, puis son front plissé par l'inquiétude se dérida soudain :

— Albert est arrivé à Londres, dit-il.

Cette phrase fit jaillir un cri de joie des lèvres de la marquise et de celles de sa fille. En même temps M<sup>re</sup> Rossignol se sentit fort mal à l'aise.

Un moment même il songea à gagner tout doucement la porte.

Mais Fabien, qui devina cette intention en le voyant se lever, l'arrêta d'un regard.

— Attendez donc, monsieur, dit-il, ne faut-il pas que M. le baron de Chamery, votre client, sache à quoi s'en tenir ?

La lettre, émanée de l'Amirauté, et dans laquelle Fabien n'avait vu qu'une chose, c'est-à-dire l'arrivée à Londres de M. Albert de Chamery, était conçue dans les termes suivants :

« Madame la marquise,

« Chargé par lord... de rechercher dans les archives et les correspondances de l'Amirauté les renseignements que vous lui demandiez relativement à M. votre fils, je m'empresse de vous les transmettre.

« M. le marquis Albert-Frédéric-Honoré de Chamery a donné sa démission d'enseigne de la marine anglaise au service de la Compagnie des Indes, le 3 avril de l'année dernière.

« Cette démission, adressée au conseil de l'Amirauté, a été acceptée.

« La nouvelle en est parvenue à M. de Chamery, qui s'est

embarqué sur-le-champ pour l'Europe, à bord d'un brick de commerce. M. de Chamery est arrivé à Londres le 5 novembre de la même année, et s'est présenté, si j'en crois les registres de l'Amirauté, le même jour, dans les bureaux de la marine, où ses papiers ont été visés.

— Mon Dieu ! interrompit la marquise, le 5 novembre ! et nous sommes en février... Il a donc mis quatre mois pour venir de Londres à Paris ?

— C'est étrange, en effet, murmura Fabien.

Et il poursuivit :

« M. de Chamery a dû s'embarquer pour la France à bord d'un navire français, la *Mouette*. »

— La *Mouette* ? dit Rossignol, le brick la *Mouette* ?

— Eh bien ? fit M. d'Amolles, après ?

— Mais alors, s'écria Rossignol avec une joie impudente et sauvage, mais alors, s'il s'est embarqué sur la *Mouette*, il est mort, votre fils... La *Mouette* s'est perdue corps et biens, il y a trois mois, en allant de Liverpool au Havre.

Madame de Chamery poussa un cri et tomba inanimée dans les bras de sa fille.

Le misérable l'avait frappée à mort.

Ce qui se passa alors est impossible à redire. D'une part, on vit Blanche de Chamery, éperdue, soutenir sa mère et appeler au secours en se suspendant au cordon d'une sonnette. De l'autre, Fabien d'Amolles, qui s'était précipité sur Rossignol et l'avait saisi à la gorge :

— Ah ! misérable ! dit-il avec la rage du désespoir, misérable ! tu viens de tuer madame de Chamery et tu mérites l'échafaud, assassin !

— Lâchez-moi ! hurla Rossignol, je soutiens ce que j'ai dit, la *Mouette* s'est perdue corps et biens... Personne n'a échappé, entendez-vous ? personne... Et mon client, M. le baron de Chamery, gagnera son procès... Vous verrez comment je me nomme...

Rossignol n'acheva pas.

Au coup de sonnette de Blanche, plusieurs domestiques accoururent.

Fabien leur jeta l'homme de chicane, qui se débattait en hurlant.

— Emportez cet homme, ordonna-t-il, emportez-le et rouez-le de coups ! Faites-le périr sous le bâton, il vient de tuer votre maîtresse !

Deux laquais se ruèrent sur Rossignol, l'étreignirent, lui mirent la main sur la bouche et le saisirent à la gorge pour étouffer ses cris. Puis ils allaient l'entraîner et obéir à la lettre aux ordres de Fabien, tandis que les autres serviteurs s'empressaient auprès de madame de Chamery évanouie, lorsqu'un nouveau personnage se montra tout à coup sur le seuil.

C'était un jeune homme. Un jeune homme de vingt-huit ans environ, grand, mince, aux cheveux blonds, au teint légèrement bruni par le soleil des tropiques. Il portait l'uniforme de la petite tenue de la marine anglaise, et malgré le trouble extraordinaire où ils étaient tous les deux, Blanche et Fabien, à la vue de cet uniforme, étouffèrent une exclamation de surprise et comme un cri de joie et d'angoisse en même temps.

N'était-ce point là cet homme dont à l'heure même Rossignol venait d'annoncer la mort et qui apparaissait comme un fantôme pour lui donner un démenti ?

Ce jeune homme s'arrêta gravement sur le seuil et regarda Rossignol.

— Est-ce là cet homme, dit-il, qui prétend que tous les passagers de la *Mouette* sont morts ?

— Oui, tous... balbutia Rossignol d'une voix étranglée.

— Excepté moi, Albert-Frédéric-Honoré de Chamery, dit le jeune homme.

Deux cris de joie, une exclamation de rage et d'effroi, retentirent en même temps.

Fabien et Blanche s'étaient lancés vers le marin. Rossignol voulut fuir.

— Chaméry, mon frère dit alors Fabien d'Asmolles, cet homme vient de tuer votre mère.

Le marin se précipita dans la chambre voisine, où déjà Blanche l'avait précédé.

— Ma mère ! ma mère ! murmura-t-il.

Madame de Chaméry était toujours évanouie

On envoya chercher un médecin.

Le médecin accourut, lui prodigua ses soins, la fit revenir à elle.

Mais, ainsi que l'avait dit Fabien, Rossignol avait frappé à mort cette organisation frêle et malade déjà.

La marquise, ayant repris ses sens, promena un regard égaré autour d'elle, un regard brillant de fièvre et de délire, et elle ne reconnut ni Blanche, ni Fabien, ni ce fils plein de jeunesse et de vie pour lequel elle mourait. Elle les regardait en riant, et le délire la prit, un délire qui dura plusieurs heures et ne fit place qu'à une sorte de torpeur et d'insensibilité qui ne lui permit pas de reconnaître son fils...

— Madame la marquise, dirent les médecins appelés, ne passera pas la nuit.

Vers trois heures du matin, madame de Chaméry mourut sans avoir recouvré la raison et pu bénir à bien, sa fille et le jeune marin agenouillés, en pleurs, au pied de son lit.

A quarante-huit heures de là, deux hommes, se tenant par la main, silencieux et graves, revenaient à pied du cimetière du Sud, où ils avaient conduit madame la marquise de Chaméry à sa dernière demeure, dans un caveau de famille.

C'était le vicomte Fabien d'Asmolles et ce jeune homme arrivé pour recueillir le dernier souffle de celle qu'il disait être sa mère.

Ils descendirent ainsi des hauteurs de Montparnasse jusqu'à la rue de Verneuil. Mais là, le marin regarda fixement Fabien.

— Mon ami, mon frère, car tu le seras, Fabien, dit-il d'une voix affectueuse, et tu feras le bonheur de notre Blanche bien-aimée...

— Oh ! oui, murmura Fabien ému.

— Eh bien ! continua le marin, tu vas m'accompagner... Il me reste un dernier devoir à remplir.

Fabien tressaillit.

— Il est un homme, poursuivit le compagnon de Fabien, un gentilhomme sans honneur, qui, non content de prostituer son nom à une fille perdue, a épousé les reueunes de cette fille, sa baine de notre maison, et cet homme a tué notre mère.

— C'est vrai, dit Fabien.

— Cet homme, je vais le tuer.

— Soit ! fit simplement le vicomte.

Et tous deux se rendirent rue Saint-Florentin, où le baron de Chaméry-Chamérois s'était installé après son mariage, peu soucieux de savoir d'où provenait le luxueux mobilier de mademoiselle Andrée Brunot.

### XIII

On le devine, cet homme qui était apparu à l'hôtel de Verneuil, au moment où Rossignol s'écriait que tous les passagers de la *Mouette* avaient péri ; cet homme qui s'annonçait comme Albert de Chaméry, qui avait sangloté en fermant les yeux à la marquise, que Fabien, au cimetière, avait été obligé de soutenir pour l'empêcher de se trouver mal, cet homme enfin qui voulait tuer le baron de Chaméry-Chamérois, c'était Rocambole.

Jamais imposteur n'était entré dans une famille au milieu de circonstances plus dramatiques, plus saisissantes et dans de meilleures conditions. Il arrivait au moment où sa prétendue mère se mourait, et il donna toutes les marques du plus profond et du plus sincère désespoir.

Lorsque le véritable Albert de Chaméry avait disparu, Blanche, sa sœur, était au maillot. Il n'y avait plus à l'hôtel aucun des serviteurs qui s'y trouvaient lors de cette disparition. Enfin la marquise était morte sans recouvrer ses facultés. Quant à Fabien, on s'en souvient, il était venu la première fois à Paris il y avait douze ou treize années seulement.

Or, en le voyant muni de papiers du véritable marquis Albert de Chaméry, qui donc aurait pu nier l'identité de Rocambole.

D'ailleurs, l'éldve de sir Williams était devenu, quant aux formes, un gentleman accompli. Celui qui s'était nommé tout à tour le vicomte de Cambolh, le marquis don Inigo de Los Montes, sir Arthur Rocambole, gentilhomme anglo-Indien, avait fini par acquérir des habitudes, des manières véritablement aristocratiques, — et un vrai gentilhomme devait s'y tromper.

C'est ce qui arriva à Fabien.

Le vicomte d'Asmolles, tout entier, du reste, à la douleur de Blanche de Chaméry, qui devenait la sienne, ne douta pas un seul instant qu'il eût près de lui le vrai marquis de Chaméry.

Rocambole avait trouvé un roman fort simple pour expliquer comment, échappé par miracle au désastre de la *Mouette* il n'arrivait à Paris que trois mois après ce désastre.

Au moment où la *Mouette* touchait, il avait compris, en marin, que tout était perdu, et il s'était jeté à la mer. Mais la *Mouette* avait touché loin de terre, et si bon nageur qu'il fut, il avait fini par se cramponner à un débris du navire, et recommander son âme à Dieu, tandis qu'une lame l'engloutissait. A partir de ce moment, le jeune homme prétendait avoir perdu connaissance, et n'être revenu à lui que longtemps après. Il s'était alors trouvé à bord d'un navire inconnu qui l'avait recueilli, sans doute, au moment où il disparaissait pour toujours sous les vagues. Ce navire était danois. Il faisait voile vers l'Amérique, et lorsque, complètement maître de sa raison, Rocambole avait voulu demander qu'on le mit à terre, il avait déjà doublé le cap Finistère, et le capitaine ne pouvait obtempérer à son désir. Rocambole était donc allé en Amérique, d'où il revenait.

On le voit, tout cela était si vraisemblable, que personne n'y pouvait trouver rien de louche, et la douleur qu'il témoignait de la mort de la marquise acheva de compléter l'illusion.

Le prétendu marquis de Chaméry, à qui, du reste, nous donnerons souvent ce nom, se présenta donc avec Fabien rue Saint-Florentin, chez le baron de Chaméry-Chamérois.

Les nouveaux époux commençaient par la lune rousse leur existence conjugale. Depuis deux jours, mademoiselle Andrée Brunot de Chaméry se repentait amèrement d'avoir épousé M. le baron de Chamérois, un débauché perdu de dettes et d'honneur, et sur lequel on ne pouvait plus fonder aucune espérance, du moment où, ainsi que M. Rossignol, meurtri et contusionné, était venu le lui apprendre — le jeune marquis de Chaméry existait.

Les gens d'Andrée ne connaissaient ni Fabien, ni, à plus forte raison, Rocambole. Il les introduisirent au salon, et dirent que M. le baron et madame la baronne étaient chez eux.

M. le baron de Chamérois, qui se trouvait dans la chambre de sa femme, se montra sur-le-champ et reconnut Fabien, qu'il avait rencontré autrefois, et qu'il savait être le fiancé à Blanche de Chaméry.

Le baron devina ce que Fabien lui voulait, mais Fabien le salua silencieusement et sembla vouloir laisser la parole à son futur beau-frère.

Rocambole fit un pas vers le baron :

— Monsieur de Chamérois ? dit-il.

— C'est moi, répondit le baron.

— Je me nomme le marquis Albert de Chaméry dit Rocambole.

Le baron salua et garda le silence.

IMPRIMERIE  
DU  
SYNDICAT MONT-ROYAL  
968 RUE ONTARIO  
MONTREAL

Circulaire,  
Tetes de compte,  
Tetes de lettre,  
Carte d'affaire,  
Pamphlet  
Calendrier, Etc, Etc.

❖ Ouvrages de Couleur et de Luxe. ❖

**A des prix tres moderes.**

*Les ordres recus par telephone ou par la poste recevront la plus grande attention.*

**Imprimerie du Syndicat Mont-Royal**

968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6256.